Stanley G. WEINBAUM



LES MONDES DU SI

Les mirobolantes inventions du professeur van Manderpootz

Collection "IDES...ET AUTRES", volume HORS COMMERCE 71
(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE)

Editions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles
(Tél.: 02/512.83.00)

Imprimé en Belgique

STANLEY G. WEINBAUM

LES MONDES DU SI

traduction et préface
de Marc MADOURAUD

Les Mirobolantes inventions
du professeur van Manderpootz

1997

STANLEY G. WEINBAUM, POUSSIERE D'ÉTOILE FILANTE

I. La carrière de Stanley Weinbaum.

Stanley Grauman Weinbaum naquit à Louisville, dans le Kentucky, en 1900. Après des études d'ingénieur chimiste, il abandonna la science au profit de la littérature. Weinbaum était depuis toujours un fan de science-fiction, et suivait assidument les «pulps» spécialisés depuis l'apparition de «Amazing Stories» en 1926, mais il dut, à ses débuts, faire des compromis avec ses propres goûts.

Ainsi, son premier récit à succès fut *The Lady dances*, au début des années trente, une histoire sentimentale publiée sous le pseudonyme de Marge Stanley. Ce fut aussi à cette époque qu'il écrivit les premiers jets de deux romans de SF, *The Mad brain* et *The New Adam*, qui restèrent des inédits anthumes.

A trente-deux ans, il envoya une nouvelle, *L'Odyssée martienne*, au pulp «Wonder Stories». En 1934, alors que l'Amérique n'était toujours pas remise de sa crise et que les lecteurs n'avaient guère de budget à accorder à ce genre de loisir, une sévère concurrence opposait le «Wonder Stories» d'Hugo Gernsback à «Astounding Stories».

Même si le texte fut payé une poignée de cerises - économie oblige - le succès de sa publication en juillet 1934 fut immédiat. Charles D. Hornig, le rédacteur, et Gernsback décrivirent *L'Odyssée martienne* lors de sa sortie comme «une histoire de science-fiction si nouvelle, si réjouissante qu'elle dépasse de cent coudées tous les récits interplanétaires de la même eau.»

L'enthousiasme des lecteurs fut encore plus considérable. Hornig renchérit : «L'histoire de Weinbaum a déjà reçu plus de louanges qu'aucun autre récit dans toute l'histoire de notre publication». Ils furent stupéfaits devant la crédibilité de personnages extra-terrestres aussi extravagants que Tweel. Même Lovecraft loua l'inventivité de son collègue.

Dès novembre de la même année, une séquelle fut publiée, *La Vallée des rêves*. Suite à l'intransigeance rédactionnelle de «Wonder Stories», un malentendu survint et une partie de la production de Weinbaum fut récupérée par «Astounding Stories». En gros, le pulp de Gernsback garda les histoires ultérieures de savants excentriques (la trilogie consacrée à van Manderpootz, objet de ce recueil, plus *Les Lunettes de Pygmalion* et quelques autres, sauf sa seule oeuvre SF sous pseudonyme, *The Adaptive ultimate* signée John Jessel), alors que son concurrent s'assura différents «space-operas» (*Flight on Titan*, *The Parasite planet*, *The Lotus eaters*, *The Planet of doubt*, etc.)

Pour «Astounding», Weinbaum collabora aussi avec son voisin du Milwaukee, Ralph Milne Farley (connu en SF pour la saga de *The Radio man*). Mais, durant le premier semestre 1935, la plupart des histoires qu'il écrivit ne furent pas acceptées par les magazines, notamment les premières versions de *La Flamme noire*. Vers juillet de cette année, il avoua ses problèmes de santé à son agent littéraire, tout en continuant à rédiger ses textes - quoiqu'il eût légèrement tendance à «bâcler» ses space-operas en voyant que ses récits plus élaborés étaient rejetés.

Le mois d'août vit s'aggraver sa maladie, situation que chroniquait «Astounding» en direct, à grand renfort de souhaits de prompt rétablissement. De plus en plus diminué par son cancer de la gorge et les traitements aux rayons X qui l'accompagnaient, il continuait péniblement à travailler, attendant avec anxiété le moindre (et rare) chèque. Il mourut le 14 décembre 1935.

Sa carrière d'écrivain vivant «publié» de SF n'avait duré que seize petits mois... «Wonder Stories» et «Astounding Stories» se firent l'écho de l'affliction générale. Un groupe d'amis s'occuppa, en hommage, d'éditer en petit tirage l'édition originale de *La Flamme noire* (du moins du roman qui en compose la première partie), suivie de six nouvelles.

Profitant de cette gloire posthume, les pulps en profitèrent pour ressortir des tiroirs les histoires qui avaient été auparavant dédaigneusement refusées ou qui étaient restées à l'état de brouillon. Cette activité nécrophage dura de 1936 à 1939, pour des résultats assez inégaux, mais cela eut le mérite de publier toute l'oeuvre SF de

Weinbaum. Ainsi, un roman inédit, *The New Adam* (une histoire de surhomme), sortit en volume en 1939. En 1950 fut exhumé une autre oeuvre, *The Dark other*, tirée de son oeuvre de jeunesse *The Mad brain*.

Outre son talent à mettre en scène des extra-terrestres à la fois crédibles et extravagants, l'écrivain impressionna ses admirateurs par sa faculté de passer sans problème d'un style léger à un ton profondément sombre. Son importance dans la SF américaine peut se mesurer à l'influence qu'il eut sur l'oeuvre d'autres écrivains : Eric Frank Russell, Henry Kuttner ou John Russell Fearn lui sont redevables pour certains textes.

II. Le recueil.

Comme la plupart des écrivains ayant oeuvré dans les pulps SF d'avant 1950, Weinbaum a été peu traduit chez nous. Avant-guerre, seul David H. Keller, grâce à l'enthousiasme de Régis Messac, fut présenté aux lecteurs français. La collection belge «Anticipations», en 1946, publia quelques autres textes de qualité très disparate (on peut relever les noms de Keller, Williamson, Coblentz et N.R. Jones). Tentatives isolées et infructueuses, d'autant qu'elles perdaient au passage ce qui faisait un des charmes de l'édition en pulp : les illustrations.

Mais l'invasion américaine des années 50 ne nous livra guère que les auteurs contemporains : les Asimov, Heinlein et consorts. Il fallut l'opiniatreté d'un autre fan, Georges H. Gallet, relayé deux décennies plus tard par Jacques Sadoul, pour que fussent traduits quelques textes de John W. Campbell, Jack Williamson ou Edmond Hamilton. Aussi les oeuvres des A. Hyatt Verrill (en quasi totalité), John W. Campbell ou Stanley Weinbaum nous sont resté à peu près inconnues.

Et encore, l'amateur de Weinbaum peut donc se montrer raisonnablement content d'avoir jusqu'ici, sur divers supports, pu lire au moins un roman et quatre nouvelles de cet auteur, ce qui reste quand même assez peu. Il se consolera un peu plus en recevant trois oeuvrettes inédites, consacrées au professeur van Manderpootz.

Cette trilogie présente deux personnages récurrents : le professeur Haskel van Manderpootz, un physicien génial mais excentrique, d'un âge assez avancé, pourvu d'un ego si exacerbé qu'il dépasse en mégalomanie et en égocentrisme son probable modèle, le professeur Challenger de Conan Doyle. Son faire-valoir – et souffre-douleur par la même occasion – est un jeune ingénieur indolent et frivole, Dixon Wells, qui évoque une version américaine du Bertram Wooster de P.G. Wodehouse, sauf que ce dernier pouvait avoir recours à Jeeves pour le sortir de ses ennuis; le pauvre Dixon, lui, doit boire le calice jusqu'à la lie.

Autre point commun, ces textes présentent la même structure narrative : le professeur van Manderpootz réalise une de ses inventions délirantes, qu'il fait tester par son jeune ami; celui-ci, en raison de ses goûts prononcés pour le beau sexe et d'un don incomparable pour être en retard, se place dans une solution inextricable, dont il sort le coeur brisé. Derrière la légéreté du style, voire même sa superficialité pourrait-on dire, se cache une solide dose d'imagination tant philosophique que technique. A partir d'un postulat – une manipulation temporelle par exemple – Weinbaum extrapole de brillantes théories, masquant sa réflexion par l'ironie et l'extravagance.

Difficile d'en dire davantage sur les thèmes abordés, sous peine d'en déflorer l'intrigue. Notons seulement que Sam Moskowitz, dans une des nombreuses études qu'il a consacrées à Weinbaum, relève une troublante similitude thématique entre *Le Point de vue* et la nouvelle *Les Lunettes de Hans Schnapps* du duo français Erckmann-Chatrian. Quant aux *Mondes du si*, ils représentent un des premiers essais de «mondes alternatifs», sortes d'univers parallèles uchroniques.

Le lecteur attentif relèvera aussi les nombreuses allusions de l'écrivain au Krach de 1929, sous forme d'une autre crise du futur qu'aurait subie le pauvre Dixon. Cette obsession se retrouve dans d'autres oeuvres, telle la nouvelle inédite *The Circle of zero*, où la bourse a un grand rôle à jouer (émanation d'une vieille rancune de l'auteur ?)

BIBLIOGRAPHIE

A. Premières publications en revues (ou premières éditions) :

légende	
r	roman
v	novelette
n	nouvelle

1 ***A Martian odyssey*** n
in «Wonder Stories» de juillet 1934; in «Startling Stories» de novembre 1939.
En français : ***L'Odyssée Martienne*** (recueilli dans *Escales dans l'infini*, Hachette & Gallimard, «Le Rayon Fantastique» n° [26], 1954; recueilli dans *Les Meilleurs récits de Wonder Stories*, J'ai Lu n° 663, 1976)

2 ***Valley of dreams*** n
in «Wonder Stories» de novembre 1934; in «Startling Stories» de mai 1940.
En français : ***La Vallée des rêves*** (in «Orbites» n° 1 du 1er trimestre 1982, Néo).

3 ***Flight on Titan*** n
in «Astounding Stories» de janvier 1935.

4 ***The Parasite planet*** v
in «Astounding Stories» de février 1935.

5 ***The Lotus eaters*** v
in «Astounding Stories» de avril 1935.
En français : ***Les Mangeurs de Lotus*** (recueilli dans *Les Meilleurs récits d'Astounding Stories*, J'ai Lu nº 532, 1974).

6 ***Pygmalion's spectacles*** n
in «Wonder Stories» de juin 1935; in «Startling Stories» de mai 1939; in «Fantastic Story Magazine» du printemps 1955.
En français : ***Les Lunettes de Pygmalion*** (recueilli dans *Les Meilleurs récits de Wonder Stories*, J'ai Lu nº 663, 1976).

7 ***The Worlds of if*** n
in «Wonder Stories» d'août 1935; in «Startling Stories» de mars 1941; in «Fantasy» de décembre 1946.
En français : ***Les Mondes du Si*** (présent dans ce recueil).

8 ***The Ideal*** n
in «Wonder Stories» de septembre 1935; in «Startling Stories» de juin 1943; in «Fantastic Stories Quarterly» du printemps 1950.
En français : ***L'Idéal*** (présent dans ce recueil).

9 ***The Planet of doubt*** v
in «Astounding Stories» de octobre 1935.

10 ***The Red Peri*** v
in «Astounding Stories» de novembre 1935.

11 ***The Adaptive ultimate*** [signé John JESSEL] v
in «Astounding Stories» de novembre 1935.

12 ***The Mad moon*** v
in «Astounding Stories» de décembre 1935.

13 ***The Point of view*** n
in «Wonder Stories» de janvier 1936; in «Startling Stories» de printemps 1944.
En français : ***Le Point de vue*** (présent dans ce recueil).

14 ***Smothered seas*** [avec Ralph Milne FARLEY] v
in «Astounding Stories» de janvier 1936.

15 ***Redemption Cairn*** v
in «Astounding Stories» de mars 1936.

16 ***The Circle of zero*** n
in «Thrilling Wonder Stories» d'août 1936; in «Startling Stories» de septembre 1947.

17 ***Proteus island*** v
in «Astounding Stories» d'août 1936.

18 ***Graph*** n
in «Fantasy Magazine» (revue amateur) en 1936; in «Satellite» de mai 1959.

19 ***The Brink of infinity*** n
in «Thrilling Wonder Stories» de décembre 1936; in «Startling Stories» de mars 1948; in «Fantastic Story Magazine» de l'été 1954.

20 ***Shifting seas*** n
in «Amazing Stories» d'avril 1937.

21 ***Revolution of 1950*** [avec Ralph Milne FARLEY] v
in «Amazing Stories» d'octobre et novembre 1938.

22 ***Tidal moon*** [avec Helen WEINBAUM] n
in «Thrilling Wonder Stories» de décembre 1938.

23 ***The Black flame*** r
in «Startling Stories» de janvier 1939; in «Fantastic Story Magazine» du printemps 1952.
En français : recueilli dans ***La Flamme noire*** (Hachette & Gallimard, «Le Rayon Fantastique» nº [36], 1956; Albin Michel, «Science Fiction» 2ème série nº 1, 1972).

24 ***Dawn of flame*** v
in «Thrilling Wonder Stories» de juin 1939; in «Fantastic Story Magazine» du printemps 1952.
En français : recueilli dans ***La Flamme noire*** (Hachette & Gallimard, «Le Rayon Fantastique» nº [36], 1956; Albin Michel, «Science Fiction» 2ème série nº 1, 1972).

25 ***The New Adam*** r
Ziff-Davis, Chicago, 1939; [version abrégée] in «Amazing Stories» de février et mars 1943.

26 ***The Dark other*** r
Fantasy Publishing Co. Inc., Los Angeles, 1950; Fantasy Publishing Co. Inc., Los Angeles, «Fantasy Twin», 1953.

27 ***A man, a maid, and Saturn's temptation*** n
in «Avon Fantasy Reader» nº 15, 1951.

B. Premières anthologies dédiées :

a ***Dawn of flame and other stories - the Weinbaum memorial volume***
Conrad H. Ruppert, New-York, 1936.
Contient : nº 1, 5, 7, 10, 11, 12 & 24.

b ***The Black flame***
Fantasy Press, Reading, 1948; Harlequin, 1953.
Contient : nº 23 & 24.

c ***A Martian odyssey and others***
Fantasy Press, Reading, 1949.
Contient : nº 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13 & 16.

d ***The Red Peri***
Fantasy Press, Reading, 1952.
Contient : nº 3, 10, 14, 15, 17, 19, 20 & 21.

e ***A Martian odyssey and other classics of science-fiction***
Lancer, 1962; Lancer, 1966 [avec une introduction de Sam Moskowitz, *The Wonder of Weinbaum*].
Contient : nº 1, 5, 11, 17 & 19.

C. Cycles :

C1	«Tweel»	nº 1 & 2
C2	«Ham Hammond»	nº 4, 5 & 9
C3	«Professeur van Manderpootz»	nº 7, 8 & 13
C4	«Margaret d'Urbs»	nº 23 & 24

D. Articles :

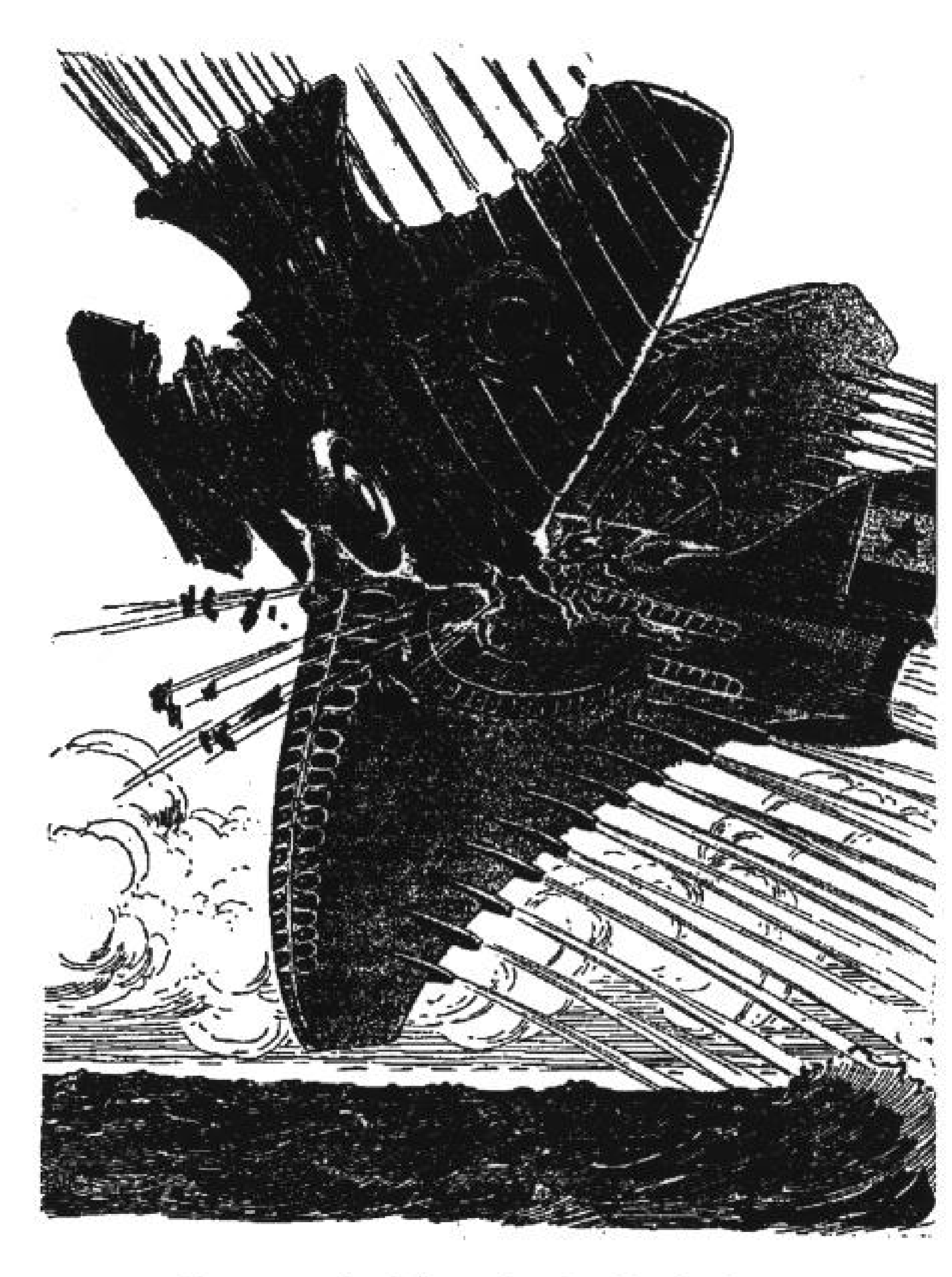
Différents articles par **Sam Moskowitz** :

⇨ Profil, in «Satellite» de mai 1959, puis in «Science Fantasy» de juin 1961.
⇨ *The Wonder of Weinbaum*, introduction de *A Martian odyssey and other classics of science-fiction* (1962, Cf supra).
⇨ *Dawn of fame, the career of Stanley G. Weinbaum*, chapitre 18 de *Explorers of the infinite* (World, Cleveland, 1963; Meridian, 1966).

E. Filmographie :

She-devil [inédit en France]

Adaptation par Kurt Neumann et Carroll Young de *The Adaptive ultimate*, réalisé en 1957 par Kurt Neumann, avec Mari Blanchard, Jack Kelly, Albert Dekker, John Archer, Fay Baker et Paul Cavanaugh.



La catastrophe aérienne dans *Les Mondes du si*.

LES MONDES DU SI

M'arrêter sur la route de l'aéroport de Staten Island, dans le but de donner un coup de fil, fut une grossière erreur, car j'aurais pu m'y prendre autrement. Mais le bureau se montra affable. «Nous retiendrons le vaisseau cinq minutes à votre intention,» m'assura l'employé. «C'est le mieux que nous puissions faire.»

Aussi retournai-je en courant à mon taxi, et nous gagnâmes le troisième niveau pour foncer sur le Staten Bridge, telle une comète entraînant à sa suite un arc-en-ciel d'argent. Je devais être à Moscou à vingt heures, pour l'ouverture de l'appel d'offre sur le tunnel de l'Oural. Le gouvernement avait requis la présence d'un représentant de chaque soumissionnaire, toutefois la société aurait dû s'abstenir de m'envoyer – moi, Dixon Wells – même si la N.J. Wells Corporation, pour ainsi dire, «est» mon père. J'ai la réputation, disons... imméritée, d'être en retard pour n'importe quoi; quelque chose survient toujours pour m'empêcher d'être à l'heure, où que ce soit. Ce n'est jamais ma faute; cette fois-ci, j'avais rencontré par hasard mon vieux professeur de Physique, ce cher Haskel van Manderpootz. Je ne pouvais décemment pas me contenter de lui lancer un «salut !» et un «au revoir !»; j'avais été son chouchou lors de ma période universitaire, en 2014.

Je manquai bien entendu mon vol. J'étais encore sur le Staten Bridge quand j'entendis le grondement de la catapulte, et la fusée Soviétique *Baïkal* vrombit au-dessus de nos têtes comme une balle traçante, suivie d'une longue traînée de flammes.

De toute façon, nous avons décroché le contrat; l'entreprise a contacté notre correspondant à Beyrouth, lequel s'est envolé pour Moscou, mais cela n'a guère amélioré ma réputation. Néanmoins, j'éprouvai un intense soulagement quand je lus les journaux du soir; le *Baïkal*, volant à la lisière Nord du couloir aérien oriental, afin d'éviter une tempête, s'était empêtré les ailes avec un transport fruitier britannique, et près d'une centaine de ses cinq cents passagers étaient

portés disparus. J'avais bien failli devenir «feu Mr Wells» [1]

J'avais pris rendez-vous avec van Manderpootz la semaine suivante. Apparemment, il avait été muté à l'Université de New-York en tant que chef du département de la Nouvelle Physique – c'est-à-dire la Relativité. Il le méritait; le vieux bonhomme était un génie, si tant est qu'il en ait jamais existé, et même alors, huit ans après ma sortie d'université, j'avais plus retenu de ses cours que d'une demi-douzaine de Calculs, Vapeur, Gaz, Mécanique et autres obstacles divers mis sur le chemin de la formation d'un ingénieur. Aussi, la nuit du mardi, je débarquai avec environ une heure de retard, car, pour être franc, je ne m'étais pas souvenu de mon rendez-vous avant la mi-soirée. Il était en train de lire dans une pièce où régnait son désordre coutumier. «Humph !» grogna-t-il, «le temps modifie tout, sauf les habitudes, à ce que je vois. Vous étiez un bon élève, Dixon, mais je me souviens que vous arriviez toujours en classe vers le milieu du cours.»

«J'avais un cours à East Hall juste avant,» expliquai-je. «Je ne pouvais arriver à temps.»

«Eh bien, il est temps que vous appreniez à arriver à temps,» gronda-t-il. Puis ses yeux clignèrent. «Le Temps !» s'exclama-t-il. «Le mot le plus fascinant du vocabulaire. Nous venons de l'utiliser cinq fois dans la première minute de notre conversation; chacun de nous comprend l'autre, pourtant la science commence tout juste à découvrir sa signification. La Science ! J'entends par là que *moi*, je commence à la découvrir.»

Je m'asseyai. «La science et vous êtes synonymes,» gouaillai-je. «N'êtes-vous pas l'un des plus éminents physiciens de cette planète ?»

«L'un d'eux !» aboya-t-il. «L'un d'eux, hein ! Et qui sont les autres ?»

«Oh ! Corveille, Hastings, Shrimski...»

«Bah ! Les citeriez-vous dans le même souffle que le nom de van Manderpootz ? Une bande de chacals, se régalant des miettes d'idées qui tombent de mon festin intellectuel ! Si vous reveniez au vingtième siècle, alors pourriez-vous mentionner Einstein et de Sitter; voilà, peut-être, des

---

[1] Jeu de mots intraduisible, «late» signifiant en anglais aussi bien «en retard» que «défunt» (NdT).

noms dignes de figurer sur le même rang – ou juste derrière – que van Manderpootz.»

Je souriai à nouveau. «Einstein a une sacrée réputation, pourtant ? Ce fut quand même le premier à faire entrer les notions d'espace et de temps dans un laboratoire. Avant lui, elles n'étaient que des concepts philosophiques.»

«Il ne l'a pas fait !» s'insurgea-t-il d'une voix âpre. «Eventuellement, d'une manière primitive et minime, il a montré la voie, mais je suis – moi, van Manderpootz – le premier à m'emparer du temps, à le ramener dans mon laboratoire et à réaliser sur lui des expériences.»

«Vraiment ! Et quelles sortes d'expériences ?»

«Quelle autre expérience qu'une banale mesure est-il possible de faire ?» répondit-il avec brusquerie.

«Eh bien... je l'ignore. Y voyager ?»

«Exactement.»

«Comme ces machines temporelles si populaires dans les magazines ? Pour aller dans l'avenir ou dans le passé ?»

«Bah ! Bah, bah, bah et re-bah ! L'avenir ou le passé ! Pfuit ! Il n'est nul besoin de van Manderpootz pour en éventer les chimères. Einstein nous l'a amplement démontré.»

«Comment ? Ce n'est pas concevable, n'est-ce pas ?»

«Concevable ? Et vous, Dixon Wells, avez étudié avec van Manderpootz ?» Il en devint rouge d'émotion, puis recouvra un calme menaçant. «Ecoutez-moi. Vous savez à quel point le temps varie avec la vitesse d'un système – la Relativité d'Einstein.»

«Certes.»

«Très bien. Maintenant, supposez que le grand ingénieur Dixon Wells invente une machine capable de voyager très vite, extrêmement vite, aux neuf dixièmes de la vitesse de la lumière. Me suivez-vous ? Bon. Vous ravitaillez alors votre vaisseau pour une petite balade de plus de trois-quarts de million de kilomètres, ce qui – puisque la masse (et avec elle l'inertie) augmente selon la formule d'Einstein en raison de l'accroissement de la vitesse – nécessite tout le carburant du monde. Vous résolvez ça. Vous découvrez l'énergie atomique. Ensuite, puisque, à neuf dixièmes de la vitesse de la lumière, votre navire pèse environ autant que le soleil, vous désintégrez l'Amérique du Nord pour vous

octroyer une force motrice suffisante. Vous démarrez à cette vitesse, à cent cinq mille kilomètres par seconde et vous parcourez plus de cent vingt sept milliers de kilomètres. L'accélération vous a broyé à mort, mais vous avez pénétré dans le futur.» Il s'arrêta avec un sourire sardonique. «Est-ce vrai ?»

«Sans doute.»

«Et de combien de temps ?»

J'hésitai.

«Utilisez votre formule d'Einstein !» cria-t-il, «De combien de temps ? Je vais vous le dire. *D'une seconde !*» Il eut un rictus de triomphe. «Voilà comment est possible le voyage dans le futur. Et pour le passé – d'abord, vous devez dépasser la vitesse de la lumière, ce qui entraîne instantanément l'utilisation de plus qu'un nombre infini de chevaux-vapeur. Nous assumons cela, car le grand ingénieur Dixon Wells résoud aussi ce petit problème, même si la production d'énergie de tout l'univers est incapable de fournir un nombre infini de chevaux-vapeur. Ensuite il emploie cette puissance plus qu'infinie pour voyager sur plus de cent vingt sept milliers de kilomètres par seconde, pendant *dix* secondes. Il a alors pénétré dans le passé. De combien ?»

J'hésitai à nouveau.

«Je vous l'ai dit. *D'une seconde* !» Il me dévisagea. «Maintenant, tout ce que vous avez à faire est de concevoir une telle machine, et même van Manderpootz admettra la possibilité de voyager dans le futur – pour un nombre limité de secondes. Quant au passé, je viens d'expliquer que toute l'énergie de l'univers était insuffisante pour l'accomplir.»

«Mais,» balbutiai-je, «vous venez de dire que vous...»

«Je n'ai pas parlé de voyager soit dans le futur, soit dans le passé, car je viens d'en démontrer l'impossibilité – impossibilité pratique dans le premier cas et absolue dans le second.»

«Alors, comment voyagez-vous dans le temps ?»

«Même van Manderpootz ne peut accomplir l'impossible,» admit le professeur, avec une pointe de jovialité. Il tapota sur un épais tas de papier pour machine à écrire placé à côté de lui. «Voyez, Dick, c'est le monde, l'univers» et il le désigna du doigt. «Il est long en terme de durée, et» – il le balaya de sa main – «large en terme d'espace, mais» – il planta le doigt en son centre – «il est mince au niveau de la quatrième

dimension. Van Manderpootz prend toujours le chemin le plus court, le plus logique. Je ne voyage pas au fil du temps, dans le passé ou dans le futur. Non. Moi, je voyage à travers le temps, obliquement !»

Ma gorge se serra. «Obliquement dans le temps ! De quoi s'agit-il ?»

«De quoi cela pourrait-il s'agir ?» ronchonna-t-il. «Le futur est devant, le passé est derrière. Les mondes du passé et du futur sont réels. Quels mondes ne sont ni passés ni futurs, mais contemporains et pourtant - de façon intemporelle - existant, pour ainsi dire, dans un temps parallèle au nôtre ?»

Je secouai la tête.

«Idiot !» me tança-t-il. «Les mondes conditionnels, bien sûr ! Les mondes du «si». Les mondes qui vont être sont devant, ceux qui ont été sont derrière; de chaque côté sont les mondes qui auraient pu être - les mondes du si.»

«Hein !» J'étais abasourdi. «Voulez-vous dire que vous pouvez voir ce qui va arriver si j'accomplis telle et telle chose ?»

«Non,» grommela-t-il, «ma machine ne révèle pas le passé, ni ne prédit le futur. Elle montrera, comme je vous l'ai dit, les mondes conditionnels. Vous pouvez l'exprimer ainsi : si j'avais fait ça et ça, tels événements seraient survenus. Les mondes du mode subjonctif.»

«Mais alors, comment diable fait-il ?»

«Elémentaire pour van Manderpootz ! J'utilise de la lumière polarisée, polarisée non sur des plans horizontaux ou verticaux, mais en direction de la quatrième dimension - chose facile. On utilise du spath Islandais, voilà tout. Et puisque les mondes sont très minces en direction de la quatrième dimension, l'épaisseur d'une simple onde de lumière, même mesurée en millionièmes de centimètre, est suffisante. Une amélioration considérable par rapport au voyage temporel dans le passé ou le futur, avec ses vitesses impossibles et ses distances ridicules !»

«Mais... ces mondes du «si»... sont-ils... réels ?»

«Réels. Qu'est ce qui est réel ? Ils sont réels, peut-être, dans le sens où deux est un nombre réel comparativement à racine carrée de moins deux, qui est imaginaire. Ils sont les mondes qui auraient été *si*... Voyez-vous ?»

J'acquiesçai. «Un peu. Vous pourriez voir, par exemple, ce que

New-York aurait été si l'Angleterre avait gagné la Révolution en lieu et place des Colonies.»

«C'est le principe, à peu de choses près, mais vous ne pourriez le voir sur la machine. Une partie, voyez-vous, est cosntituée d'un Psychomate Horsten (volé d'une de mes idées, soit dit en passant) et vous, l'utilisateur, en devenez une autre partie. Votre propre esprit est nécessaire pour fournir l'arrière-plan. Par exemple, si George Washington avait utilisé le mécanisme après la signature du traité de paix, il aurait pu voir ce que vous suggérez. Nous, non. Vous ne pouvez même pas voir ce qui serait arrivé si je n'avais pas inventé la chose, mais, *moi*, je peux. Comprenez-vous ?»

«Bien sûr. Vous voulez dire que l'arrière-plan doit impérativement reposer sur les expériences passées de l'utilisateur.»

«Vous devenez brillant,» se moqua-t-il. «Oui. L'engin montrera dix heures de ce qui se serait passé *si*... condensé, évidemment, comme dans un film, en une demi-heure de notre temps réel.»

«Dites, ça a l'air intéressant !»

«Vous aimeriez le voir ? Y a-t-il quelque chose que vous aimeriez découvrir ? Quelque alternative à modifier ?»

«Oh là ! un bon millier ! J'aimerais savoir ce qui serait arrivé si j'avais soldé mes actions en 2009 et non en 2010. J'étais alors un vrai millionnaire, mais j'ai... eh bien, j'ai un peu tardé à les liquider.»

«Comme d'habitude,» remarqua van Manderpootz. «Allons donc au laboratoire.»

Les quartiers du professeur se limitaient à un immeuble du campus. Il me fit entrer dans le Bâtiment de Physique, puis dans son propre laboratoire de recherche, très semblable à celui que j'avais visité du temps où j'assistais à ses cours. L'appareil - il l'appelait son «*subjonctiviseur*», puisqu'il fonctionnait dans des mondes hypothétiques - occupait toute la table centrale. La plus grande partie consistait en un Pyschomate Horsten, mais l'on remarquait le prisme de spath Islandais, scintillant comme du verre ou du cristal, qui constituait le coeur de l'instrument.

Van Manderpootz désigna la partie servant de couvre-chef : «coiffez-la,» m'enjoigna-t-il, et je m'assis en scrutant l'écran du

psychomate. Je suppose que tout le monde connaît le Psychomate Horsten; voici quelques années, il connut une mode comparable à celle du *oui-ja* au siècle précédent. Pourtant, il ne s'agit pas uniquement d'un jouet; quelquefois, bien plus qu'un oui-ja, il s'avère une puissante aide pour la mémoire. Un labyrinthe d'ombres vagues et colorées défile lentement sur l'écran et l'utilisateur les regarde, tout en visualisant en même temps une scène ou des circonstances dont il tente de se rappeler. Il tourne un bouton qui modifie la disposition des lumières et des ombres, et quand, par chance, le tableau correspond à sa représentation mentale – hop ! La scène qu'il recherchait est recréée sous ses yeux. Evidemment, son esprit rajoute les détails. Tout ce que l'écran montre en fait, ce sont ces taches colorées de lumière et d'ombre, mais la chose peut paraître étonnement réelle. A certaines occasions, j'aurais pu jurer que le psychomate avait présenté des images aussi précises et détaillées que la réalité elle-même; l'illusion s'avère quelquefois aussi surprenante que cela.

Van Manderpootz alluma la lumière et le jeu d'ombres débuta. «Maintenant, rappelez-vous les circonstances remontant à, disons, six mois après le krach du marché. Tournez le bouton jusqu'à ce que l'image se précise, puis arrêtez-vous là. Arrivé à ce point, je dirigerai la lumière du subjontiviseur sur l'écran, et vous n'aurez rien d'autre à faire que de regarder.»

Je fis comme il me l'avait indiqué. Des images éphémères se formèrent et s'évanouirent. Le son naissant de l'engin ressemblait au bourdonnement de voix lointaines mais, sans l'apport de la suggestion visuelle, elles restaient incompréhensibles. Mon propre visage apparaissait brièvement et se dissolvait, puis, enfin, cela fonctionna. Le tableau me représentait, assis dans une pièce aux contours imprécis; et voilà tout. Je tournai le bouton et fis un signe.

Un déclic s'ensuivit. La lumière faiblit, puis gagna en intensité. L'image devint plus claire et, à ma grande stupeur, une autre silhouette émergea, une femme. Je la reconnus. C'était Wimsy White, autrefois vedette des Variétés de la 'Vision en 2009. Elle était un peu changée sur cette image, mais je pus l'identifier.

Et comment ! Je lui avais couru après pendant toutes les années de prospérité, entre 2007 et 2010, essayant désespérement de l'épouser, tandis que le vieux N.J. tempêtait, fulminait et menaçait de léguer tout à la Société de Réhabilitation du Désert de Gobi. Je pense que ces menaces furent la raison qui la retint d'agréer ma demande, mais, par la suite, quand je gagnai mon propre argent et amassai deux millions lors de ce marché délirant de 2009-2010, elle s'adoucit.

Temporairement... Quand le krach de l'été 2010 survint et me renvoya vers mon père et la firme de N.J. Wells, mon action auprès d'elle chuta au plus bas. En février, nous étions fiancés, en avril nous nous parlions à peine. En mai, ils avaient soldé mes actions. J'avais été en retard une fois de plus.

Et à présent, elle était là, sur l'écran du psychomate, apparemment empâtée et loin d'être aussi jolie que dans mon souvenir. Elle me fixait avec une certaine hostilité et je lui rendais son regard. Les bourdonnements devinrent des voix.

«Espèce de crétin !» lança-t-elle avec force. «Tu n'as pas le droit de m'enterrer dans ce trou ! Je veux retourner à New-York, là où il y a un peu de vie. J'en ai soupé de toi et de ton golf.»

«Et j'en ai soupé de toi et de ta bande d'idiots !»

«Au moins sont-ils *en vie*. Tu n'es qu'un cadavre ambulant. Parce que tu as eu assez de chance pour faire fructifier ton argent, depuis tu te crois une idole en toc.»

«Eh bien, je ne te prends pas pour Cléopatre ! Tes amis... ils te suivent partout parce que tu donnes des réceptions et que tu dépenses du fric – mon fric !»

«C'est toujours mieux que de le dépenser à taper dans une petite balle blanche le long d'un côteau !»

«Tu crois ? Tu devrais essayer, Marie.» (C'était son vrai prénom.) «Cela pourrait améliorer ta silhouette – pour autant que quelque chose puisse le faire !»

Elle me jeta un regard furieux et... bref, ce fut une demi-heure pénible. Je ne donnerai pas tous les détails, mais je fus soulagé quand l'écran se dissipa pour laisser place à des nuages de couleurs sans signification.

«Ouf !» me contentai-je de proférer, en regardant van Manderpootz, qui s'était occupé en lisant.

«Avez-vous aimé ça ?»

«Aimé ça ! Dites, je crois avoir été veinard de m'être fait lessiver. Je ne le regrette plus, désormais !»

«Ceci,» assura le professeur avec grandiloquence, «est la grande contribution de van Manderpootz au bonheur de l'humanité. De tous les tristes mots de l'écriture ou du langage, les plus tristes sont : cela aurait pu être ! Ce n'est plus vrai, ami Dick. Van Manderpootz a démontré que cette sentence devait se lire : cela aurait pu être... pire !»

Je ne retournai pas chez moi avant une heure fort avancée, ce qui eut pour résultat de me faire lever le lendemain très en retard, retard qui s'appliqua également à mon arrivée au bureau. Mon père s'énerva inutilement à ce propos, mais il exagérait quand il affirma que je n'étais jamais à l'heure. Il oublie toutes les fois où il m'a réveillé et m'a traîné avec lui. Ce n'était pas non plus utile de faire référence au fait que j'avais loupé le *Baïkal*; je lui rappelai l'accident survenu au vaisseau, et il répondit avec une certaine cruauté que si j'avais été à bord, la fusée aurait été en retard et aurait donc évité sa collision avec le transport fruitier britannique. Il était tout aussi superflu qu'il mentionnât que, lorsque nous avions réussi à prendre quelques semaines pour aller golfer en montagne, même le printemps avait eu du retard. Car je n'y étais pour rien.

«Dixon,» conclua-t-il, «tu n'as pas la notion du temps. Pas la moindre !»

La conversation avec van Manderpootz me revint en mémoire. Je me sentis obligé de demander, «Et vous, monsieur ?»

«Je l'ai,» répliqua-t-il résolument, «bien sûr que je l'ai. Le temps,» déclama-t-il à la manière d'un oracle, «c'est de l'argent».

Vous ne pouvez guère argumenter sur un pareil point de vue.

Mais ses calomnies me restèrent sur le coeur, tout particulièrement celle concernant le *Baïkal*. J'avais beau être en retard, il était peu concevable que ma présence à son bord eût évité à la fusée sa catastrophe. Cela m'agaça; d'une certaine façon, cela me rendait responsable de la mort des centaines de passagers et de membres de l'équipage qui ne purent être sauvés, et j'en haïssais l'idée.

Bien sûr, s'ils m'avaient attendu cinq minutes supplémentaires, ou si j'avais été à l'heure au lieu de les retarder de cinq minutes par rapport à l'horaire normal, ou si, si, *si* !...

Si ! Le mot évoquait van Manderpootz et son subjonctiviseur – les mondes du si, les mondes étranges et imaginaires qui existaient en marge de la réalité, ni passés ni futurs, mais contemporains, et néanmoins intemporels. Quelque part, au milieu de leur infinité chimérique, il y en avait un qui représentait le monde qui aurait existé si j'avais pris le vaisseau. Il ne me restait qu'à appeler van Manderpootz, à fixer un rendez-vous et ensuite... à trouver le bon !

Toutefois ce ne fut pas une décision facile à prendre. Supposez... supposez que je me découvre responsable – pas légalement responsable, assurément; il n'était pas question ici de négligence criminelle, ou de quelque chose de la sorte – pas non plus moralement responsable, parce que je n'aurais pu prévoir que ma présence ou mon absence péserait aussi lourdement sur la balance de la vie et de la mort, pas plus que je n'aurais pu anticiper sur le sens vers lequel pencherait ladite balance. Juste responsable; voilà tout. J'abominais l'idée de cette découverte.

Mais ne rien découvrir me paraissait tout aussi détestable. L'incertitude me tenait entre ses griffes, presque aussi douloureuses que celles du remords. Il aurait été tout aussi irritant de me savoir responsable que de se poser vainement la question, de dépenser sa matière grise en doutes oiseux et en reproches futiles. Aussi m'emparai-je du visiophone, composai le numéro de l'Université et obtenai enfin l'image des traits épais, spirituels et intelligents de van Manderpootz, tiré d'une lecture matinale par mon appel.

Je fus presque ponctuel à mon rendez-vous du soir suivant, et aurais été réellement à l'heure si un agent de la circulation pour le moins déraisonnable n'avait pas tenu à me donner une contravention pour excès de vitesse. En tout cas, van Manderpootz fut impressionné.

«Eh bien,» grommela-t-il, «j'allais presque vous rater, Dixon, car je ne vous attendais pas avant une heure. Vous n'avez que dix minutes de retard.»

J'ignorai la remarque. «Professeur, je veux utiliser votre – euh – votre subjonctiviseur.»

«Hein ! Oh, oui. Vous avez de la chance, j'allais le démonter.»

«Le démonter ? Pourquoi ?»

«Parce qu'il a rempli ses objectifs. Il m'a inspiré une idée bien plus importante que lui-même. J'aurai besoin de la place qu'il occupe.»

«Et quelle est cette idée, s'il n'est pas trop présomptueux de ma part de le demander ?»

«Ce n'est pas trop présomptueux. Vous et le monde, qui l'attendez avec tant d'impatience, pouvez enfin le savoir, mais vous l'apprendrez des lèvres de l'auteur. Ce n'est rien moins que l'autobiographie de van Manderpootz !» déclara-t-il avec solennité.

Je restai bouche bée. «Votre autobiographie ?»

«Oui. Le monde, même s'il en est inconscient, la réclame à grands cris. Je détaillerai ma vie, mon oeuvre. Je révélerai que j'ai été le responsable du fait que la Guerre du Pacifique de 2004 ait duré trois ans.»

«Vous ?»

«Personne d'autre. Je n'aurais pas été un loyal sujet des Pays-Bas à cette époque, et par conséquent neutre, les forces Asiatiques auraient été écrasées en trois mois au lieu de l'être en trois ans. Le subjonctiviseur me l'a dévoilé; j'aurais inventé un calculateur pour prévoir les chances de chaque engagement; van Manderpootz aurait supprimé tout caractère aléatoire dans la conduite d'une guerre.» Il se renfrogna, l'air grave. «Voilà mon idée. L'autobiographie de van Manderpootz. Qu'en pensez-vous ?»

Je repris mes esprits. «C'est - euh - c'est colossal !» assurai-je avec véhémence. J'en acheterai un exemplaire. Plusieurs exemplaires. Je les enverrai à mes amis.»

«Je vous dédicacerai,» proposa-t-il chaleureusement, «votre exemplaire. Il sera inestimable. J'y écrirai quelque phrase appropriée, peut-être quelque chose comme *magnificus sed non superbus*. Grand, mais pas fier. Cette devise décrit merveilleusement van Manderpootz qui, en dépit de sa grandeur, reste simple, modeste et sans prétention aucune. N'êtes-vous pas d'accord ?»

«Absolument ! Une description de vous particulièrement judicieuse ! Mais... pourrais-je voir votre subjonctiviseur avant qu'il ne soit demantelé pour faire de la place à votre oeuvre grandiose ?»

«Ah ! Vous souhaitez découvrir quelque chose ?»

«Oui, professeur. Vous souvenez-vous de la catastrophe du *Baïkal* il y a une ou deux semaines ? J'aurais dû prendre ce vaisseau pour Moscou, mais je l'ai raté.» J'en relatai les circonstances.

«Humph !» grogna-t-il. «Vous souhaitez trouver ce qui se serait passé si vous l'aviez pris, hein ! Eh bien, j'entrevois plusieurs possibilités. Parmi les mondes du si, il y a celui qui aurait existé si vous aviez été à l'heure, celui où le navire aurait attendu votre arrivée réelle, et celui où vous seriez arrivé dans le délai de cinq minutes pendant lequel il a réellement patienté. Quel monde vous intéresse ?»

«Oh... le dernier.» Il me paraissait le plus vraisemblable. Après tout, il ne fallait quand même pas compter sur le fait que Dixon Wells aurait pu être à l'heure, et quant à la seconde possibilité, eh bien, ils ne m'avaient pas attendu, ce qui, d'une certaine façon, me déchargeait du poids de ma responsabilité.

«Venez,» maugréa van Manderpootz. Je le suivis dans le Bâtiment de Physique et dans son laboratoire en désordre. L'engin reposait encore sur la table et je pris place devant lui, en regardant l'écran du Psychomate Horsten. Les nuages oscillèrent et se déplacèrent alors que je cherchais à imprimer mes souvenirs sur leurs formes suggestives, afin de déceler en elles une représentation de cette matinée disparue.

Je l'obtins enfin. Je reconnus une vue du Staten Bridge, et parcourus à toute allure la travée géante en direction de l'aéroport. Je fis un signe à van Manderpootz, la chose émit un déclic et le subjonctiviseur s'alluma.

La terre glaise du terrain, dépourvue de pelouse, m'apparut. Le psychomate a ceci de bizarre : vous voyez non seulement par vos yeux, mais aussi par les yeux de votre image à l'écran. Il confère un étrange réalisme à un fonctionnement de jouet; je suppose qu'une sorte d'auto-hypnose en est en partie responsable.

Je fonçai sur la piste en direction de ce projectile étincelant aux ailes argentées qu'était le *Baïkal*. Un officier au regard furibond me fit signe d'avancer, et j'escaladai quatre à quatre la passerelle pour me retrouver dans le vaisseau; la portière retomba et je poussai un long «Ouf !» de soulagement.

«Asseyez-vous !» aboya l'officier, en me désignant un siège inoccupé. Je m'affalai dedans; le navire frémit sous la poussée de la catapulte, grinça péniblement durant le lancement, puis fut projeté dans l'air.

«Ouf !» laissai-je encore échapper, «Gagné !»

Je surpris un regard amusé à ma gauche. Je me trouvais sur le siège bordant l'allée centrale; il n'y avait personne à ma gauche, si bien que je tournai la tête, regardai... et me pétrifiai dans ma contemplation.

C'était une jeune femme. Peut-être n'était-elle pas réellement aussi jolie qu'elle le parut à mes yeux; il faut dire que je la regardais sur l'écran à demi-visionnaire d'un psychomate. Je me suis dit que, puisqu'elle *ne pouvait* être aussi adorable qu'elle le semblait, il fallait en accuser mon imagination qui complétait la scène sur le plan des détails. Je l'ignore; je me souviens seulement que je fixai avec curiosité de splendides yeux bleu-argent, des cheveux bruns veloutés, une petite bouche ironique et un nez mutin. Je continuai à la dévisager jusqu'à ce qu'elle pique un fard.

«Je suis désolé,» lançai-je en toute hâte. «J'étais... surpris.»

Une atmosphère très amicale règne d'ordinaire à bord d'une fusée transocéanique. Les passagers sont condamnés à la promiscuité pendant une période de sept à douze heures, et il n'y a guère de place pour se déplacer. Généralement, on lie connaissance avec ses voisins; les présentations sont totalement superflues, et la coutume est de s'adresser à la personne de son choix - un peu comme ces voyages en train qui duraient toute la journée au siècle dernier, je suppose. Vous vous faites des amis le temps du trajet et puis, neuf fois sur dix, vous n'entendez plus jamais parler de vos compagnons de voyage.

La jeune fille sourit. «Etes-vous le responsable du fait que nous ne soyions pas partis à l'heure ?»

Je l'admis. «Il semble que je sois chroniquement en retard. Même les montres perdent la notion du temps dès que je me mets à les porter.»

Elle rit. «Vous ne devez pas avoir de trop lourdes responsabilités.»

Non, elles ne l'étaient pas, bien sûr, quoiqu'il soit surprenant que tant de clubs, de caddies et de chorus girls aient dépendu de moi, à diverses périodes, pour une partie appréciable de leurs revenus. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'éprouvai pas le besoin de mentionner ce fait à la fille aux yeux d'argent.

Nous discutâmes. Son nom, appris-je, était Joanna Caldwell, et elle allait jusqu'à Paris. C'était une artiste - ou espérait le devenir un jour - et, bien évidemment, il n'est pas d'endroit au monde qui puisse fournir

comme Paris tant la formation que l'inspiration. Elle devait donc y accomplir un an d'études et, en dépit de ses lèvres dénotant l'humour et ses yeux rieurs, je pus voir que ce projet lui tenait vraiment à coeur. Je compris qu'elle avait travaillé dur pour cette année parisienne, qu'elle avait peiné et économisé pendant trois ans comme illustratrice de mode pour un magazine féminin, quoiqu'elle ne dût guère dépasser les vingt-et-un ans. Sa peinture représentait énormément pour elle, et je pouvais comprendre cela. Autrefois, j'avais ressenti la même chose pour le polo.

Comme vous voyez, nous sympathisâmes dès l'abord. Je savais qu'elle m'appréciait, et il était évident qu'elle n'avait pas fait le lien entre Dixon Wells et la N.J. Wells Corporation. Et quant à moi... eh bien, dès que j'eus plongé mon regard dans ses yeux d'un frais argent, je n'eus plus cure de regarder ailleurs. Les heures semblaient filer comme des minutes pendant que je la dévisageais.

Vous savez comment ces choses se déroulent. Subitement, je me mis à l'appeler Joanna et elle à m'appeler Dick, et il nous semblait l'avoir fait toute notre vie. Je décidai de faire un arrêt à Paris lors de mon retour de Moscou, et j'obtins d'elle la promesse qu'elle me permît de la revoir. Elle était différente, je vous l'assure; elle n'avait rien de la calculatrice Wimsy White, et ressemblait encore moins aux jeunes danseuses affectées et écervelées qui infestent les réunions mondaines. Elle n'était que Joanna, calme et pleine d'humour, sympathique et sérieuse, et aussi jolie qu'une figurine en Majolique.

Le passage du steward, notant les menus pour le déjeuner, nous surprit totalement. Quoi, déjà quatre heures d'écoulées ? On aurait dit plutôt quarante minutes. Et nous éprouvâmes une certaine impression d'intimité en découvrant que nous aimions tous deux la salade de langouste et que nous détestions les huîtres. Ce fut un autre lien qui nous unissait; je lui suggérai malicieusement que c'était un présage, ce qu'elle ne contredit pas.

Ensuite, nous circulâmes dans l'allée exiguë jusqu'à la salle d'observation vitrée qui se trouvait à l'avant. Son encombrement en interdisait presque l'entrée, mais cette situation ne nous gêna guère, car elle nous obligeait à nous asseoir très près l'un de l'autre. Nous y restâmes longtemps, puis nous commençâmes tous deux à remarquer l'atmosphère étouffante.

Ce fut tout de suite après que nous soyons retournés à nos sièges que la catastrophe survint. Il n'y eut aucun avertissement, hormis une brusque embardée, le résultat, je suppose, de la vaine tentative de dernière minute du pilote pour faire un écart – juste cela, puis un grand fracas et une terrible sensation de chute en vrille, et enfin une série de hurlements qui rappelaient le vacarme d'une bataille.

C'était une bataille. Cinq cents personnes se relevèrent, se bousculèrent, piétinèrent sur place, furent projetées à terre sans pouvoir résister, alors que le grand avion-fusée, son aile gauche réduite à un moignon, tombait en tournoyant vers l'Atlantique.

Les cris des officiers retentirent et un haut-parleur hurla. «Restez calmes,» répétait-il, puis «Une collision s'est produite. Nous avons contacté un navire de surface. Il n'y a pas de danger... Il n'y a pas de danger...»

Je me relevai avec peine au milieu des débris de sièges brisés. Joanna avait disparu; juste au moment où je la retrouvai, recroquevillée entre les rangées, le vaisseau heurta l'eau dans un choc qui ébranla fortement toute la structure une fois encore. Le haut-parleur lança : «Enfilez les gilets de sauvetage placés sous les sièges. Les gilets de sauvetage sont sous les sièges.»

Je saisis un gilet libre et en ceignit Joanna, puis en revêtit une à mon tour. La foule se ruait désormais à l'avant, et la queue de l'appareil commençait à couler. L'eau arrivait derrière nous, nous plongeant dans l'obscurité au fur et à mesure que les lampes s'éteignaient. Un officier vint en glissant, se pencha et attacha un gilet autour du corps d'une femme insconciente, au-dessus de nous. «Vous allez bien ?» cria-t-il, puis il continua sans attendre la réponse.

Le haut-parleur devait avoir été relié à une batterie de secours. «Et avancez le plus loin possible,» ordonna-t-il subitement. «Sautez par la porte avant et avancez le plus loin possible. Un navire se tient tout à côté. Vous serez recueillis. Sautez par la...» et la voix mourut à nouveau.

Je sortis Joanna des débris. Elle était pâle, ses yeux argentés clos. Je commençai à la tirer doucement et péniblement vers la porte avant, alors que l'inclinaison atteignait celle d'une piste de ski. L'officier repassa. «Pouvez-vous vous en occupez tout seul ?» et il fila encore.

J'étais presque arrivé à destination. La foule autour de la porte

paraissait plus petite, ou bien s'étaient-ils serrés ? Puis, brusquement, une clameur de frayeur et de désespoir monta, et l'eau gronda. Les parois de la salle d'observation avaient cédé. J'aperçus une houle verte, et un déluge tourbillonnant s'abattit sur nous. J'avais été en retard une fois de plus...

Ce fut tout. Je levai des yeux choqués et effrayés du subjonctiviseur pour dévisager van Manderpootz, qui griffonnait sur le bord de la table.

«Eh bien !» demanda-t-il.

Je frémis. «Horrible !» murmurai-je. «Nous... je suppose que nous n'aurions pas été parmi les survivants.»

«Nous, hein ! *Nous* !» Ses yeux clignèrent.

Je n'éclairai pas sa lanterne. Je le remerciai, lui souhaitai une bonne nuit et repartit chez moi le coeur serré.

Même mon père remarqua quelque chose de bizarre en moi. Le jour où j'arrivai au bureau avec seulement cinq minutes de retard, il me fit appeler pour m'interroger anxieusement au sujet de ma santé. Je ne pus rien lui révéler, naturellement. Pouvais-je lui expliquer que j'avais été en retard une fois de trop et que j'étais tombé amoureux d'une fille deux semaines après son décès ?

Cette pensée me rendit presque fou. Joanna ! Joanna, avec ses yeux d'argent, reposait à présent au fond de l'Atlantique. Je déambulais à demi-hébété, parlant à peine. Une nuit, l'énergie de rentrer à la maison me manqua, et je restais à fumer dans le fauteuil moelleux de mon père, dans son bureau personnel, jusqu'à ce que je m'assoupisse. Le lendemain matin, quand le vieux N.J. entra et me trouva là devant lui, il devint blanc comme de la craie, chancela et hoqueta : «Mon coeur !» Ce ne fut pas une sinécure de lui expliquer que je n'étais pas arrivé en avance au bureau, mais que j'étais seulement très en retard pour retourner chez moi.

A la fin, je sentis que je ne pouvais plus supporter cette situation. Je devais faire quelque chose – n'importe quoi. Je songeai en fin de compte au subjonctiviseur. Je pouvais voir – oui, je pouvais voir ce qui serait arrivé si le vaisseau n'avait pas été détruit. Je pouvais suivre à la trace cet amour étrange et irréel, caché quelque part dans les mondes du «si». Je pouvais, éventuellement, retirer par procuration une joie morbide

des choses qui auraient pu être. Je pouvais revoir Joanna !

Fort tard dans l'après-midi, je me précipitai dans les quartiers de van Manderpootz. Il était absent; je le trouvai finalement dans le hall du Bâtiment de Physique.

«Dick !» s'écria-t-il. «Etes-vous malade ?»

«Malade ? Non. Pas physiquement. Professeur, je dois utiliser votre subjonctiviseur à nouveau. Je dois le faire !»

«Hein ? Oh, ce jouet. Vous arrivez trop tard, Dick. Je l'ai démonté. J'avais un meilleur emploi pour l'emplacement qu'il occupait.»

J'émis une plainte pitoyable et fus tenté de maudire l'autobiographie du grand van Manderpootz. Une lueur de sympathie passa dans ses yeux, et il me prit le bras, pour m'amener dans le petit bureau qui jouxte son laboratoire.

«Racontez-moi,» m'enjoignit-il.

J'obtempérai. Je crois que je me fis suffisamment bien comprendre car ses imposants sourcils se froncèrent de pitié. «Même van Manderpootz ne peut ressusciter les morts,» murmura-t-il. «Je suis navré, Dick. Oubliez cette aventure. Mon subjonctiviseur serait-il encore disponible, je ne vous permettrais pas de l'employer. Cela ne ferait que retourner le couteau dans la plaie.» Il s'interrompit. «Trouvez quelque chose d'autre pour vous distraire l'esprit. Imitez van Manderpootz. Trouvez l'oubli dans le travail.»

«D'accord,» répondis-je mollement. «Mais qui voudra lire *mon* autobiographie ? Cela n'est valable que pour vous.»

«Autobiographie ? Oh ! J'ai laissé tomber ! L'Histoire elle-même consignera la vie et les travaux de van Manderpootz. Je suis à présent occupé à un projet bien plus grandiose.»

«Vraiment ?» J'étais totalement et sinistrement désintéressé.

«Oui. Gogli est venu, Gogli le sculpteur. Il va réaliser mon buste. Quel meilleur legs puis-je laisser au monde qu'un buste de van Manderpootz, sculpté de mon vivant ? Peut-être le donnerai-je à la ville, ou à l'Université. J'en aurais bien fait don à la Société Royale, s'ils avaient été un peu réceptifs, s'ils avaient, si, *si* !» Ce dernier mot fusa dans un cri.

«Hein ?»

«*Si* !» s'exclama van Manderpootz. «Ce que vous avez dans le

subjonctiviseur était ce qui serait arrivé *si* vous aviez embarqué dans le vaisseau !»

«Je le sais.»

«Mais quelque chose de tout à fait différent pourrait s'être réellement passé ! Ne comprenez-vous pas ? Elle... Elle... Où sont donc ces vieux journaux ?»

Il était en train de trifouiller dans une pile. Enfin, il en brandit un. «Voilà ! Voilà les survivants !»

Le nom de Joanna Caldwell parut me bondir aux yeux en lettres de feu. De surcroît, un petit paragraphe l'accompagnait, comme je le constatai une fois que mon cerveau embrouillé me permit de lire :

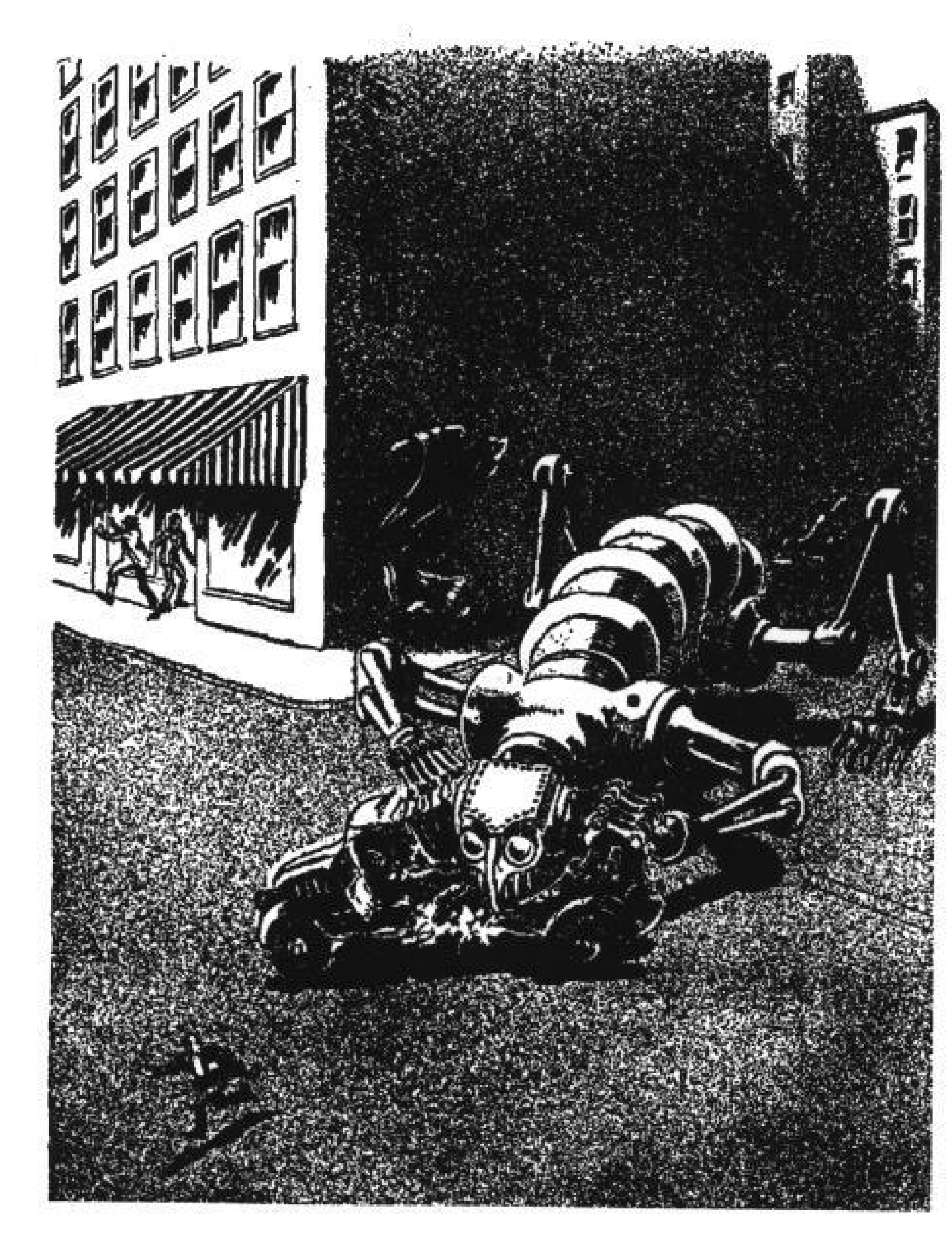
«Une vingtaine de personnes, à tout le moins, doivent leur vie au courage d'un officier navigant de vingt-huit ans, Orris Hope, qui surveilla les deux allées pendant la panique, attachant les gilets de sauvetages aux blessés et à ceux qui se trouvaient dans l'incapacité de le faire, et en en conduisant beaucoup jusqu'à la porte. Il demeura sur le navire en perdition jusqu'au dernier passager, regagnant la surface en se faufilant parmi les parois brisées de la salle d'observation. Parmi ceux qui doivent leurs vies au jeune officier, citons : Patrick Owensby, de New-York; Madame Campbell Warren, de Boston; mademoiselle Joanna Caldwell, de New-York...»

Je suppose que mon hurlement de joie fut entendu au-delà du Bâtiment Administratif, à des blocs de là. Je n'en avais cure; si van Manderpootz n'avait pas été défendu par d'épais favoris, je l'aurais embrassé. Peut-être le fis-je d'ailleurs; je n'ai aucune certitude quant à mes actes au cours de ces minutes de délire, dans le minuscule bureau du professeur.

Je m'apaisai enfin. «Je peux aller la voir !» claironnai-je. «Elle doit avoir débarqué avec les autres rescapés, et ils étaient tous sur ce cargo britannique, l'*Osgood*, qui a accosté ici la semaine dernière. Elle doit se trouver à New-York – et si elle est partie, à Paris. je la chercherai et la suivrai !»

Eh bien, quel singulier dénouement ! Elle *était* à New-York mais, voyez-vous, Dixon Wells avait, pour ainsi dire, connu Joanna Caldwell par le biais du subjonctiviseur inventé par le professeur, alors que Joanna

n'avait jamais renontré Dixon Wells. Comment cela aurait-il pu se terminer si... *si* ! Mais ce ne fut pas le cas. Elle avait épousé Orris Hope, le jeune officier qui l'avait secourue. Une fois de plus, j'étais arrivé trop tard.



Isaak, le tigre mécanique, attaque les voitures dans *L'Idéal*.

L'IDÉAL

«Ceci,» déclara le Franciscain, «est mon Automate qui, en temps voulu, parlera, répondra à toute question que je lui poserai et me révélera les secrets de la connaissance.» Il sourit en apposant sa main, d'un geste affectueux, sur le crâne métallique qui surmontait le piédestal.

Bouche bée, le jeune homme considéra d'abord la tête, puis le moine. «Mais c'est de l'acier,» murmura-t-il. «La tête est en acier, Bon Père !»

«De l'acier à l'extérieur, de l'art à l'intérieur, mon fils,» certifia Roger Bacon. «Il parlera, en temps utile et à sa manière, car je l'ai fabriqué pour cela. Un homme intelligent peut détourner le génie du diable pour lui faire servir les desseins divins, dupant ainsi le Malin... *Ssst* ! On dirait des vêpres ! *Plena gratiâ, ave Virgo*...»

Mais la création ne parla pas. Des heures, de longues heures, le *doctor mirabilis* la contempla, mais les lèvres métalliques restèrent silencieuses et les yeux d'acier inertes, et nulle voix autre que celle du grand homme ne résonna dans la cellule monacale, pas plus qu'il n'y eut jamais de réponse à toutes les questions qu'il posa... jusqu'au jour où, surveillant son invention, commodément assis pour rédiger une lettre à Duns Scotus, dans la lointaine Cologne, jusqu'au jour....

«Le Temps est !» proféra la statue, en souriant avec bienveillance.

Le moine releva les yeux. «Le Temps est, effectivement,» répéta-t-il. «Comme il est temps que tu prononces quelque chose de moins incontestable que «le Temps est». Bien sûr que le Temps est, autrement il n'y aurait rien du tout. Sans le Temps...»

«Le Temps était !» tonna la statue, toujours en souriant, mais avec la sévérité d'une sculpture de Draco.

«En effet, le Temps était,» confirma le moine. «Le Temps était, et sera, car le temps est l'instrument grâce auquel les événements surviennent. La matière existe dans l'espace, mais les événements...»

La statue cessa de sourire. «Le Temps est révolu !» rugit-elle d'un ton aussi profond que celui d'une cloche de cathédrale, puis elle explosa

en dix mille morceaux.

«Voici,» s'exclama le vieil Haskel van Manderpootz en fermant le livre, «mes sources relatives à cette expérience. Cette histoire, quoique enrobée d'un vernis de mythe médiéval et de légendes, prouve que Roger Bacon en personne tenta l'expérience... et échoua.»

Il agita un de ses longs doigts en ma direction. «Pourtant, n'en concluez pas que Frère Bacon ne fut pas un grand homme. Il en fut un - vraiment un très grand; il alluma le flambeau que son homonyme Francis Bacon reprit des siècles plus tard, et que désormais van Manderpootz enflamme à nouveau.»

Je le dévisageai sans mot dire.

«Sans nul doute,» poursuivit le professeur, «Roger Bacon pourrait presque être surnommé le van Manderpootz du treizième siècle, ou van Manderpootz le Roger Bacon du vingt-et-unième siècle. Ses *Opus Majus*, *Opus Minor* et *Opus Tertium*...»

«Mais quel est le lien,» le coupai-je non sans impatience, «de tout cela avec... ça ?» Et je désignai le robot métallique pataud qui encombrait un coin du laboratoire.

«Ne m'interrompez pas !» jeta sèchement van Manderpootz. «Je vais...»

A cet instant je dégringolai de ma chaise. La masse de métal avait articulé quelque chose comme «A-a-gh-rasp» et avancé d'un pas en direction de la fenêtre, les bras levés. «Que diable ?» bafouillai-je, alors que la chose baissait les bras et retournait, imperturbable, à sa place.

«Une voiture a dû emprunter l'allée,» expliqua van Manderpootz avec indifférence. «Maintenant, comme je le disais, Roger Bacon...»

J'avais cessé d'écouter. Quand van Manderpootz est déterminé à conclure un de ses laïus, les interruptions se révèlent encore plus nuisibles que vaines. En tant que son ex-élève, je le savais pertinemment. Aussi laissai-je mes idées dériver vers quelques unes de mes préoccupations d'ordre privé, en particulier Tips Alva, la danseuse de la «Vision», le petit diablotin blond qui passe lors du show «Yerba Mate» pour cette compagnie brésilienne. Les girls, les danseuses et les vedettes de la télévision ont toujours été mon péché mignon; peut-être cela indique-t-il en moi une flamme artistique latente. Peut-être...

Comme vous le savez, je suis Dixon Wells, rejeton de la N.J. Wells Corporation, Ingénieurs Extraordinaires. Je suppose être moi-même un ingénieur; j'ai bien dit que je le supposais, car depuis sept ans que j'ai obtenu mon diplôme, mon père ne m'a guère laissé d'opportunité de le prouver. Il possède un sens très affiné de la notion de temps, et je suis affligé de la peu enviable qualité d'être en retard en tout et pour n'importe quel sujet. Il affirme même que les quelques dessins que je lui soumets de temps à autre proviennent tout droit du début du dix-septième siècle. Mais ce n'est pas vrai : ils sont post-romans.

Le vieux N.J. élève également quelque objection envers mon penchant pour les filles du music-hall et de l'écran de la «'Vision», et me menace régulièrement de me couper les vivres, bien que cet argent soit au départ supposé me servir de salaire. C'est l'inconvénient d'être aussi dépendant, et quelquefois je regrette que ce malheureux Krach de 2009 ait anéanti ma propre fortune, en dépit du fait que cela m'ait empêché d'épouser Wimsy White, mariage qui serait - le subjonctiviseur de van Manderpootz m'en avait amplement apporté la preuve - allé tout droit à la catastrophe. Mais, sentimentalement, l'affaire avait aussi été bien près de tourner au désastre. J'avais mis des mois pour oublier Joan Caldwell et ses yeux argentés. A cette occasion, j'avais été une nouvelle fois en retard.

Quant à van Manderpootz, c'est mon ancien professeur de Physique Nouvelle, à l'université de New-York, un vrai génie, mais un tantinet excentrique. Jugez par vous-même...

«Et voilà en quoi consiste l'idée !» conclua-t-il abruptement, interrompant le fil de mes pensées.

«Hein ? Oh, bien sûr ! Mais quel rapport avec ce robot grimaçant ?»

Il s'empourpra. «Je viens tout juste de vous l'expliquer !» rugit-il. «Idiot ! Imbécile ! Rêvasser pendant que van Manderpootz distille son savoir ! Sortez ! Sortez !»

Ce que je fis. De toute façon, il était fort tard, si tard que je fis la grasse matinée encore plus que d'habitude, et endurai un sermon sur la ponctualité plus appuyé que de coutume de la part de mon père en arrivant au bureau.

Van Manderpootz avait oublié sa colère quand je lui rendis visite en soirée la fois suivante. Le robot se tenait toujours dans l'angle près de la fenêtre, et je ne perdis pas de temps à exposer mon but.

«C'est juste un jouet que j'ai fait construire par quelques étudiants,» expliqua-t-il. «Un écran de cellules photo-électriques se cache derrière l'oeil droit, reliées de telle façon que lorsqu'un certain motif est projeté devant elles, cela active le mécanisme. L'engin est branché sur l'électricité, mais en fait il devrait employer de l'essence.»

«Pourquoi ?»

«Eh bien, le motif qui l'active est la forme d'une automobile. Regardez ceci.» Il rafla une carte sur son bureau, découpée selon le profil aérodynamique des voitures de cette année-là. «Comme un seul oeil est utilisé,» reprit-il, «l'engin ne peut faire la différence entre un véhicule de taille réelle se trouvant à une certaine distance et ce petit découpage mis tout près. Il n'a aucun sens de la perspective.»

Il plaça le morceau de carton devant les yeux du mécanisme. Instantanément, le grondement «A-a-gh-rasp» réapparut et l'engin fit un pas en avant, les bras levés. Van Manderpootz retira le carton et la chose revint impassiblement à sa place.

«Que diable ?» m'écriai-je. «A quoi ça sert ?»

«Van Manderpootz a-t-il jamais oeuvré sans mobile ? Je l'utilise comme démonstration dans mon séminaire.»

«Pour démontrer quoi ?»

«La puissance de la raison,» certifia solennellement van Manderpootz.

«Comment ? Et pourquoi devrait-il fonctionner avec de l'essence au lieu de l'électricité ?»

«Une question à la fois, Dixon. Vous êtes passé à côté de la grandeur du concept de van Manderpootz. Regardez, cette créature, toute imparfaite qu'elle puisse être, représente la machine prédatrice. C'est l'équivalent mécanique du tigre, embusqué dans la jungle, prêt à fondre sur sa proie. La jungle de *ce* monstre est la ville; sa proie est la machine qui parcourt sans méfiance les pistes que l'on appelle des rues. Comprenez-vous ?»

«Non.»

«Eh bien, imaginez cet automate, non tel qu'il est, mais tel que van

Manderpootz pourrait le construire s'il le désirait. Il se tapit, gigantesque, dans l'ombre des immeubles; il se glisse furtivement dans les chemins sombres; il rôde dans les rues désertes, son moteur à essence vibrant lentement; Et alors... une automobile trop confiante projette son image sur l'écran placé derrière ses yeux. Il bondit. Il saisit sa proie, l'amenant grâce à ses bras métalliques à ses mâchoires d'acier. Il broie la gorge de métal de sa victime avec ses dents de fer; le sang de sa proie – à savoir l'essence – est drainé jusque dans son estomac, ou plutôt son réservoir. Avec une force renouvelée, il rejette au loin la carcasse et s'en retourne en quête d'une autre proie. C'est la machine carnivore, le tigre des mécaniques.»

Je suppose que je devais le regarder d'un air assez stupide. Il me vint soudain la pensée que le cerveau de van Manderpootz commençait à donner des signes de fatigue. «Que dia...» proférai-je en m'étranglant.

«Cela,» concéda-t-il affablement, «n'est qu'un concept. J'ai bien d'autres utilisations pour ce jouet. Je peux tout prouver grâce à lui, tout ce que je veux.»

«Vous pouvez ? Prouver n'importe quoi ?»

«Enoncez votre question, Dixon.»

J'hésitai, perplexe.

«Allez-y !» lança-t-il avec impatience. «Ecoutez; je prouverai que l'anarchie est le gouvernement idéal ou que le Paradis et l'Enfer constituent le même endroit, ou que...»

«Prouvez ça !» ordonnai-je. «Ce truc au sujet du Paradis et de l'Enfer.»

«Rien de plus facile. En premier lieu, nous doterons notre robot de l'intelligence. J'ajoute une mémoire mécanique par le biais de la valve à retardement du vieux Cushman; j'y adjoins une compétence mathématique au moyen d'une quelconque calculatrice; je le gratifie d'une voix et d'un vocabulaire à l'aide d'un phonographe à fil fonctionnant par impulsion magnétique. A présent, je fais ce postulat : en admettant l'existence d'une machine intelligente, ne s'ensuit-il pas que toute autre machine construite de la même façon devra posséder des qualités identiques ? Tout robot ayant les mêmes composants n'aura-t-il pas le même comportement ?»

«Non !» rétorquai-je. «Des hommes ne peuvent fabriquer deux

machines en tous points semblables. Il y aurait de minuscules différences; l'une réagirait plus vite que ses consoeurs, ou une autre aurait une préférence pour les *Fox Airsplitters* comme proie, alors qu'une dernière s'exalterait à la vue des *Carnecars*. En d'autres mots, elles auraient... une *individualité* !» concluai-je avec un sourire triomphant.

«Précisément ce que je disais,» observa van Manderpootz. «Vous admettez alors que cette individualité est la conséquence de l'imperfection du travail humain. Si nos moyens de fabrication s'avéraient parfaits, tous les robots seraient identiques, et cette individualité n'existerait pas. Est-ce la vérité ?»

«Je... suppose que oui.»

«Aussi soutiens-je que notre propre individualité est due à notre manque de perfection. Nous sommes tous – même van Manderpootz – des individus uniquement parce que nous ne sommes pas parfaits. Serions-nous parfaits, chacun de nous serait une copie conforme de ses congénères. Exact ?»

«Heu... Oui.»

«Mais le Paradis, par définition, est un endroit où tout est parfait. Par conséquent, au Paradis, tout le monde se ressemble rigoureusement, et donc tout le monde meurt d'un ennui total et absolu. Il n'est pire torture que l'ennui et... eh bien, ai-je démontré mon postulat ?»

J'étais vaincu. «Et... quant à l'anarchie ?» bégayai-je.

«Simple. Très simple pour van Manderpootz. Considérez ceci; avec une nation parfaite – c'est-à-dire composée d'individus strictement semblables, puisque je viens de prouver que cela constituait la perfection – avec une nation parfaite, je répète, les lois et le gouvernement s'avèrent complètement superflus. Si tout le monde réagit aux mêmes choses de la même façon, les lois sont à l'évidence inutiles. Si, par exemple, il se produit un certain événement qui pourrait conduire à une déclaration de guerre, eh bien, tous les citoyens d'un tel pays voteront pour la guerre au même instant. Par conséquent, un gouvernement n'est en rien nécessaire, et donc l'anarchie est le gouvernement idéal puisqu'il est le plus adapté à une race parfaite.» Il s'arrêta un instant. «Je vais prouver maintenant que l'anarchie *n'est pas* le gouvernement idéal...»

«Pas la peine !» implorai-je. «Qui suis-je donc pour ergoter avec

van Manderpootz ? Mais est-ce là la seule raison d'être de cet incroyable robot ? Juste un support pour la logique ?» L'engin répliqua par son grincement coutumier tandis qu'il se dirigeait vers quelque voiture errant derrière la vitre.

«N'est-ce pas suffisant ?» maugréa van Manderpootz. «Toutefois,» – sa voix baissa d'un ton – «j'ai même en vue une destinée bien plus grandiose. Mon garçon, van Manderpootz a résolu l'énigme de l'univers !» Il fit une pause pour assurer son effet. «Eh bien, vous ne dites rien ?»

«Euh !» bafouillai-je encore en hoquetant. «C'est... euh... merveilleux !»

«Pas pour van Manderpootz,» confessa-t-il modestement.

«Mais... de quoi s'agit-il?»

«Hein ? Oh !» Il se renfrogna. «Je vais vous le dire, Dixon. Vous ne comprendrez rien, mais je vais vous le dire.» Il toussa. «Dès le début du vingtième siècle, Einstein a démontré que l'énergie était composée de particules. La matière est elle aussi composée de particules, et désormais van Manderpootz ajoute que l'espace et le temps sont bien distincts ! Les particules de matière sont appelés électrons, protons et neutrons, et ceux de l'énergie, quanta. J'en adjoins maintenant deux autres : les particules d'espace que je nomme spations et celles du temps, chronons.»

«Et que diable,» m'inquiétai-je, «sont ces particules d'espace et de temps ?»

«Exactement ce que j'ai expliqué !» aboya van Manderpootz. «Tout comme les particules de matière sont les plus petits éléments de la matière qui peuvent exister – il ne peut y avoir quelque chose comme un demi-électron ou, d'ailleurs, un demi-quantum – le chronon est le plus petit élément possible du temps et idem pour le spation vis-à-vis de l'espace. Ni le temps ni l'espace ne sont continus, chacun d'eux étant composé de ces éléments infiniment petits.»

«Alors, combien dure un chronon dans le temps ? Quelle place prend un spation dans l'espace ?»

«Van Manderpootz est allé jusqu'à mesurer ceci. Un chronon est la durée que prend un quantum d'énergie pour faire passer un électron d'une orbite électronique à une autre. Bien évidemment, il ne peut exister d'intervalle de temps plus bref, puisque l'électron est la plus petite unité de la matière, et le quantum la plus petite unité d'énergie. Et un spation est le volume exact d'un proton. Puisque rien de plus petit n'existe non plus, c'est donc fatalement la plus petite unité d'espace.»

«Bon, attendez,» rétorquai-je. «Dans ce cas, qu'y a-t-il entre ces particules d'espace et de temps ? Si le temps bouge, comme vous l'affirmez, par saccades d'un chronon à chaque fois, qu'y a-t-il entre ces saccades ?»

«Ah !» s'exclama le grand van Manderpoootz. «Nous en venons maintenant au coeur du problème. Entre les particules d'espace et de temps, au sein des particules de matière et d'énergie, il doit exister quelque chose qui n'est ni de l'espace, ni du temps, ni de la matière, pas plus que de l'énergie. Il y a un siècle, Shapley a d'une certaine façon ouvert la voie à van Manderpootz quand il a fait une communication sur son cosmoplasma, la grande matrice sous-jacente dans laquelle le temps, l'espace et l'universe sont englobés. A présent, van Manderpootz annonce l'unité ultime, la particule universelle, le foyer dans lequel la matière, l'énergie, le temps et l'espace se rencontrent, l'unité dont les électrons, les protons, les neutrons, les quanta, les spations et les chronons sont tous constitués. L'énigme de l'univers est résolue par ce que j'ai choisi de baptiser le cosmon.» Son regard bleu sembla me transpercer.

«Magnifique !» lançai-je d'une voix faiblarde, sachant qu'il espérait un tel mot. «Mais quel intérêt ?»

«Quel intérêt ?» vociféra-t-il. «Cela procure – ou plutôt procurera, une fois que j'aurais réglé certains détails – les moyens de transformer de l'énergie en temps, de l'espace en matière, ou du temps en espace, ou encore...» Il bredouilla jusqu'à s'arrêter de parler. «Imbécile !» marmonna-t-il. «dire que vous avez étudié sous l'égide de van Manderpootz. J'en rougis. Réellement, j'en rougis.»

Nul n'aurait pu dire s'il s'empourprait vraiment, car à l'ordinaire son teint était naturellement rubicond. «Colossal !» me hâtai-je de dire. «Quelle intelligence !»

Cela apaisa son courroux. «Mais ce n'est pas tout,» reprit-il. «Van Manderpootz n'est jamais à court de perfection. J'annonce maintenant la particule unitaire de la pensée... le psychon !»

C'était un peu trop pour moi. Je me contentai donc de rester un spectateur passif.

«Vous devez être abasourdi,» concéda van Manderpootz. «Je suppose que vous avez dû entendre parler, du moins par ouï-dire, de l'existence de la pensée. Le psychon, unité de pensée, est un électron plus un proton, liés afin de former un neutron, englobé dans un cosmon, occupant le volume d'un spation, propulsé par un quantum pour une durée d'un chronon. Tout à fait évident; d'une extrême simplicité.»

«Oh, absolument !» répétai-je. «Même moi, je peux voir que cela équivaut à un psychon.»

Il rayonna. «Excellent ! Excellent !»

«Et que,» demandai-je, «ferez-vous avec les psychons ?»

«Ah !» grogna-t-il. «maintenant nous dépassons même le coeur du problème et retournons à Isaak ici présent.» Il désigna du pouce le robot. «Je fabriquerai là la tête mécanique de Roger Bacon. Le crâne de cette créature lourdaude abritera une intelligence telle que même van Manderpootz - ou est-il le seul à le pouvoir, devrais-je dire - ne peut concevoir. Il reste simplement à construire mon idéalisateur.»

«Votre idéalisateur ?»

«Bien sûr. Ne viens-je pas juste de prouver que les pensées étaient aussi réelles que la matière, l'énergie, le temps ou l'espace ? Ne viens-je pas juste de démontrer que l'un peut être transformé, grâce au cosmon, en n'importe quel autre ? Mon idéalisateur constitue le moyen de transformer les psychons en quanta, de la même façon, par exemple, qu'un tube de Crookes ou un tube à rayons-X transforme la matière en électrons. Je rendrai vos pensées visibles ! Et non pas vos pensées telles qu'elles sont dans votre cervelle ramollie, mais sous une forme *idéale* ! Comprenez-vous ? Les psychons de votre esprit sont les mêmes que ceux de n'importe quel autre esprit, tout comme les électrons sont identiques, qu'ils proviennent de l'or ou de l'argent. Oui ! Vos psychons» - sa voix chevrota - «sont semblables à ceux de l'esprit de... van Manderpootz !» Il fit une nouvelle pause, l'idée l'ayant ébranlé.

«Vraiment !» hoquetai-je.

«Vraiment. Peu nombreux, certes, mais semblables. Par conséquent, mon idéalisateur montrera vos pensées affranchies des caractéristiques de votre personnalité. Il les montrera... *idéales* !»

A vrai dire, je fus encore en retard au bureau.

Une semaine plus tard, je me souvins de van Manderpootz. Tips était en tournée quelque part, et je n'osais pas sortir avec une autre fille, car la seule fois où j'avais essayé, elle l'avait su. Aussi, privé d'autre distraction, je me rendis finalement dans les quartiers du professeur, le trouvai absent et le dénichai en fait dans son laboratoire du Bâtiment de Physique. Il bricolait autour de la table qui avait soutenu autrefois son maudit subjonctiviseur, et qui hébergeait désormais un indescriptible fouillis de tubes et de fils emmêlés, ainsi que, élément le plus étonnant de l'ensemble, un miroir plat et circulaire sur lequel était gravé tout un quadrillage de fines éraflures rectilignes.

«Bonsoir, Dixon,» grogna-t-il.

Je répondis à son salut. «Qu'est-ce que c'est que ça ?» m'enquis-je.

«Mon idéalisateur. Un modèle rudimentaire, bien trop grossier pour s'adapter au crâne métallique d'Isaak. Je règle les derniers détails et je l'essaye.» Il tourna son regard bleu et brillant vers moi. «Quelle chance de vous avoir ici. Cela préservera le monde d'un risque terrible.»

«Un risque ?»

«Oui. Il est évident qu'une trop longue exposition à cet engin extirpera beaucoup trop de psychons, et laissera l'esprit du sujet dans un état de débilité. J'étais prêt à en accepter le risque, mais je m'aperçois maintenant que mettre en péril l'esprit de van Manderpootz serait une cruelle injustice vis-à-vis du monde entier. Mais je vous ai sous la main et vous conviendrez à merveille.»

«Oh non, sûrement pas !»

«Allez, allez !» m'encouragea-t-il, les sourcils froncés. «Le danger est négligeable. En réalité, je doute que cette machine soit capable d'extraitre *quelque* psychon de *votre* esprit. De toute façon, vous serez parfaitement en sécurité si cela dure moins d'une demi-heure. Moi-même, doué d'un esprit incommensurablement plus productif, je serais sans aucun doute susceptible de supporter la tension indéfiniment, mais ma responsabilité envers le monde est bien trop grande pour que je tente le coup avant de l'avoir essayé sur quelqu'un d'autre. Vous devriez être fier de cet honneur.»

«Eh bien, je ne le suis pas !» Mais mes protestations manquèrent de vigueur et, après tout, en dépit de ses manières autoritaires, je savais

que van Manderpootz m'aimait bien, aussi étais-je donc convaincu qu'il ne m'aurait jamais exposé à un véritable danger. Finalement, je me retrouvai assis à la table, devant le miroir gravé.

«Mettez votre visage en face du tube,» m'enjoignit-il en désignant ce qui ressemblait à un tuyau de poële. «Il ne sert qu'à empêcher toute vision périphérique, afin que vous ne voyiez que le miroir. Allez-y, vous dis-je ! Ce n'est rien de plus qu'un tube de microscope ou de télescope.»

J'obtempérai. «Et maintenant ?» sollicitai-je.

«Que voyez-vous ?»

«Mon propre visage dans le miroir.»

«Evidemment. A présent, je lance la rotation du réflecteur.» Un faible vrombissement se fit entendre, et le miroir tournoya doucement, conservant mon image, mais légèrement brouillée. «Maintenant, écoutez,» poursuivit van Manderpootz. «Voici ce que vous devez faire. Vous penserez à un nom générique, «maison» par exemple. Si vous songez à une maison, vous apercevrez, non pas une quelconque maison, mais une maison idéale, la maison issue de tous vos rêves et de tous vos désirs. Si vous imaginez un cheval, vous verrez ce que votre esprit conçoit comme étant le cheval idéal, un cheval comme en créent le rêve et le désir. Comprenez-vous ? Avez-vous choisi un sujet ?»

«Oui.» Après tout, je n'avais que vingt-huit ans; le mot que j'avais choisi était... fille.

«Excellent,» approuva le professeur. «Je mets le courant.»

Un rayonnement bleu se produisit derrière le miroir. Mon propre visage me fixait toujours depuis la surface tournoyante, mais quelque chose se formait derrière lui, grandissant, se développant. Je clignai des yeux; dès que j'eus accommodé de nouveau ma vue, c'était – *elle* était – là.

Seigneur ! Impossible de commencer sa description. J'ignore même si je la vis nettement cette première fois. C'était comme regarder au sein d'un autre monde et contempler l'incarnation de tous les désirs, les aspirations et les idéaux. La sensation était si poignante qu'elle en devenait presque un supplice. C'était... eh bien, une torture exquise ou un plaisir atroce. A la fois insupportable et irrésistible.

Mais je regardai. Je le devais. Ce visage d'une impossible beauté

présentait un caractère familier qui m'obsédait. Je l'avais vu... quelque part... auparavant. Dans mes rêves ? Non; je compris soudain qui était à l'origine de cette impression de familiarité. Il ne s'agissait pas d'une femme existante, mais d'une synthèse. Son nez était celui, minuscule et effronté, de Wimsy White dans ses poses les plus irrésistibles; ses lèvres avaient le dessin parfait de celles de Tips Alva; ses yeux argentés et sa chevelure de velours mordoré venaient de Joan Caldwell. Mais l'ensemble, l'addition du tout, le visage dans le miroir... n'appartenait à aucune; c'étaient des traits d'une beauté irréelle, invraisemblable, inconvenante.

Seuls son visage et sa gorge étaient visibles; la figure était austère, impassible, avec le calme d'une statue. Je me demandai brusquement si elle savait sourire et, accompagnant la pensée, elle obéit. Si elle était déjà belle précédemment, à présent sa beauté s'accentua à un tel degré qu'elle en devint... eh bien, impudente; être aussi jolie relevait de l'affront, voire de l'insulte. J'éprouvai une poussée de colère à la pensée que cette image devant moi déployât autant de splendeur et pour autant... *n'existât pas* ! C'était une tromperie, une supercherie, une promesse qui ne pourrait jamais être tenue !

Mon courroux s'éteignit, noyé dans les abîmes de la fascination. Je m'interrogeai sur le reste du corps, et instantanément elle recula gracieusement jusqu'à ce qu'elle fût toute entière visible. Au fond de moi, un prude doit sommeiller car, au lieu des vêtements à la mode cette année-là (le bustier et le short d'usage), elle portait un costume iridescent à quatre pans, qui dissimulait presque ses genoux délicats. Mais sa silhouette était fine et se dressait comme une colonne de fumée de cigarette dans l'air paisible, et je savais qu'elle pouvait dancer comme un lambeau de brume sur l'eau. A cette pensée, elle bougea, s'abaissant dans une lente révérence, tout en levant les yeux au prix d'une imperceptible rougeur qui empourpra la courbure de sa gorge. Certes, je devais avoir des trésors de pruderie bien cachés; nonobstant Tips Alva, Wimsy White et les autres, mon idéal s'avérait modeste.

Il me paraissait impossible que le miroir se contentât de refléter mes pensées. Elle semblait aussi réelle que moi et – somme toute – je crois qu'elle l'était. Aussi réelle que moi, ni plus, ni moins, puisqu'elle était une partie de mon propre esprit. Et à ce moment je réalisai que van

Manderpootz était en train de me secouer et de brailler : «Votre temps est terminé. Sortez de là ! Votre demi-heure est passée !»

Il dut couper le courant. L'image s'estompa et je retirai ma figure du tube pour la laisser retomber dans mes mains.

«O-o-o-o-o-oh !» geignis-je.

«Comment vous sentez-vous ?» demanda-t-il sèchement.

«Me sentir ? Très bien... physiquement.» Je relevai les yeux.

De l'inquiétude passa dans ses yeux. «Quelle est la racine carrée de 4913 ?» lança-t-il d'un ton brusque.

J'ai toujours été rapide en calcul mental. «Cela fait... euh... 17,» répondis-je d'une voix lasse. «Que diable...?«

«Mentalement, vous allez très bien,» déclara-t-il. «Maintenant... pourquoi êtes-vous resté assis raide comme un mannequin pendant une demi-heure ? Mon idéalisateur a dû bien fonctionner, comme il est de règle pour une invention de van Manderpootz, mais à quoi donc avez-vous pensé ?»

«J'ai pensé... j'ai pensé à une fille,» gémis-je.

Il grogna. «Hah ! C'est bien de vous, espèce de sombre idiot ! «maison» et «cheval» n'étaient pas assez bons pour vous; il a fallu que vous choisissiez quelque chose offrant des connotations émotionnelles. Eh bien, vous pouvez commencer dès maintenant à l'oublier, car elle n'a aucune existence réelle.»

Je ne pouvais renoncer à mes espoirs aussi aisément. «Mais ne pouvez-vous pas... ne pouvez-vous pas...?» J'ignorais même ce que je voulais demander.

«Van Manderpootz,» proclama-t-il, «est un mathématicien, pas un magicien. Attendez-vous de moi que je matérialise votre idéal ?» Comme je n'eus d'autre réplique qu'un gémissement, il continua. «Désormais, je crois que mon engin est assez sûr pour que je puisse l'essayer moi-même. J'opterai pour – voyons – la pensée «homme». Je verrai à quoi ressemble le surhomme, puisque l'idéal de van Manderpootz ne peut être rien de moins que le surhomme.» Il s'assit. «Actionnez cet interrupteur,» commanda-t-il. «Maintenant.»

J'obéis. Les tubes s'animèrent d'un lent rayonnement bleu. J'observai, en spectateur passif et désintéressé; plus rien ne m'attirait d'autre que l'image de mon idéal.

«Heuh !» s'exclama soudain van Manderpootz. «Allumez-le, vous dis-je ! Je ne vois rien, à part mon propre reflet.»

Je regardai, puis éclatai d'un rire amer. Le miroir tournoyait; les bords des tubes rayonnaient; l'engin fonctionnait.

Van Manderpootz releva son visage, un peu plus rouge qu'à l'ordinaire. Je riais toujours, à demi-hystérique. «Après tout,» avoua-t-il, légèrement froissé, «on pourrait avoir des idéaux moins nobles que van Manderpootz en personne. Je n'y vois rien d'aussi humoristique que votre propre situation.»

Mon rire s'éteignit. Je rentrai chez moi comme un misérable, passai la moitié du reste de la nuit à méditer dans la plus complète morosité, fumai presque deux paquets de cigarettes et ne me rendis pas du tout au bureau le lendemain.

Tips Alva revint en ville pour une émission du week-end, mais je ne me donnai même pas la peine d'aller la voir : je me contentai de l'appeler et de prétexter que j'étais malade. Je suppose que mon visage devait apporter quelque crédibilité à mon histoire, car elle fit preuve de la compassion prévue et ses traits, sur l'écran du 'phone, trahissaient l'inquiétude. De surcroît, je ne pouvais détourner mon regard de ses lèvres puisque, excepté un maquillage un peu trop brillant à mon goût, elles étaient les lèvres de l'idéal. Mais elles ne suffisaient pas; tout bêtement, elles ne suffisaient pas.

Le vieux N.J. se remit à se tracasser. Je n'arrivais plus à faire de grasses matinées et, après avoir manqué un jour entier, je me rendais au bureau de plus en plus tôt, jusqu'à ce qu'un matin je n'eus que dix minutes de retard. Il me convoqua sur le champ.

«Dis moi un peu, Dixon,» déclara-t-il. «Es-tu allé voir un docteur récemment ?»

«Je ne suis pas malade,» répondis-je d'un ton apathique.

«Alors, pour l'amour du ciel, épouse cette fille ! Je me fiche de savoir dans quelle troupe elle gigote, mais épouse-la et agit à nouveau comme un être humain.»

«Je... ne peux pas.»

«Oh... Elle est déjà mariée, hein ?»

Franchement, je ne pouvais lui avouer qu'elle n'existait pas. Je ne

pouvais lui confesser que j'étais amoureux d'une vision, d'un rêve, d'un idéal. Il pensait que j'étais déjà un peu fou, aussi me contentai-je de murmurer : «Ouais,» et ne chicanai pas quand il m'enjoignit, bourru : «Alors tu t'en remettras. Prends des vacances. Prends de *longues* vacances. Ce sera aussi bien, pour ce que tu peux faire ici...»

Je ne quittai pas New-York; je manquai d'énergie. Je me bornai à flâner dans la ville, à éviter mes amis et à rêver à l'impossible beauté du visage dans le miroir. Et bientôt le désir de retrouver cette vision de perfection devint irrésistible. Je crois que nul, à part moi, ne peut comprendre la fascination de ce souvenir; le visage, voyez-vous, avait été mon idéal, ma conception de la perfection. On voit de belles femmes ici et là à travers le monde; on en tombe amoureux, mais, aussi grande que soit leur beauté et aussi profond que soit l'amour qu'on leur porte, elles ne s'élevent jamais jusqu'à la vision intime de l'idéal. Mais pas le visage du miroir; elle *était* mon idéal et, en conséquence, si elle pouvait avoir quelque imperfection aux yeux d'autrui, aux miens elle n'en présentait aucune. Aucune, sauf le terrible inconvénient de n'être qu'un idéal, et donc inaccessible – mais c'est un défaut inhérent à toute perfection.

Succomber ne fut qu'une affaire de jours. Le bon sens me démontrait qu'il était vain, voire téméraire, de revoir encore une fois cette représentation parfaite du charme féminin. Je luttais contre ce désir, mais en pure perte, et ne fus pas du tout surpris de me retrouver un soir en train de frapper à la porte de van Manderpootz, au Club de l'Université. Il n'était pas là; j'escomptais son absence car cela me procurait une excuse pour le rechercher à son laboratoire dans le bâtiment de Physique, vers lequel je l'aurais traîné de toute façon.

Je le trouvai en ce lieu, rédigeant quelque note sur la table qui supportait l'idéalisateur. «Salut, Dixon,» me fit-il. «Vous est-il jamais venu à l'esprit que l'université idéale n'existait pas ? Bien sûr que non, puisqu'elle devrait être composée d'étudiants et de professeurs parfaits, auquel cas les premiers n'auraient plus rien à apprendre et, par conséquent, les derniers plus rien à enseigner.»

En quoi l'université parfaite et son inaptitude à exister m'intéressaient-ils ? Tout mon être était affligé par la non-existence d'un autre idéal. «Professeur,» implorai-je d'une voix tendue, «puis-je utiliser

votre... votre machin à nouveau ? Je veux... voir quelque chose.»

Ma voix devait avoir éventé mon but, car van Manderpootz me fixa sévèrement. «C'est comme ça ?» blâma-t-il. «Vous ne voulez pas tenir compte de mon conseil ? Oubliez-la, ai-je dit. Oubliez-la parce qu'elle n'existe pas.»

«Mais... je n'y arrive pas ! Encore une fois, professeur... juste une fois !»

Il haussa les épaules, cependant son regard bleu métal était un peu plus indulgent qu'à l'ordinaire. D'ailleurs, pour quelque inconcevable raison, il m'aimait bien. «Eh bien, Dixon,» concéda-t-il, «vous êtes majeur et supposé posséder une intelligence d'adulte. Je vous certifie qu'il s'agit d'une requête complètement idiote, et van Manderpootz sait toujours de quoi il parle. Si vous voulez vous abrutir avec l'opium des rêves impossibles, allez-y. C'est la dernière chance que vous aurez, car demain l'idéalisateur de van Manderpootz se logera dans la «tête de Bacon» dont est doté Isaak, ici présent. Je réglerai les oscillateurs de manière à ce que les psychons, au lieu de devenir des quanta de lumière, sortent comme un flot d'électrons – un courant qui mettra en marche le dispositif vocal d'Isaak et se transformera en paroles.» Il médita un instant. «Van Manderpootz entendra la voix de l'idéal. Bien entendu, Isaak ne peut que renvoyer les psychons qu'il a reçus du cerveau de l'opérateur, mais, tout comme les images dans un miroir, les pensées auront perdu leur empreinte humaine, et les mots seront ceux de l'idéal.» Il se rendit compte que je n'avais pas écouté. «Allez-y, imbécile !» ronchonna-t-il.

Ce que je fis... La splendeur dont j'étais si avide prit corps lentement, incroyable dans sa beauté, et, de façon assez incroyable, encore plus jolie que la fois précédente. Je sais maintenant pourquoi; longtemps après, van Manderpootz m'expliqua que le fait même que j'ai vu une fois auparavant un idéal avait modifié ma conception de l'idéal, l'avait élevé à un degré encore plus haut. Avec ce visage inscrit dans ma mémoire, ma notion de la perfection était désormais différente.

Aussi regardai-je, affamé. Aussi aisément qu'instantanément, l'être dans le miroir répondait à mes pensées, souriant et évoluant. Quand je songeai à l'amour, ses yeux flamboyèrent d'une telle tendresse qu'il me

sembla que je formais – moi, Dixon Wells – la moitié d'un de ces illustres couples romantiques, tels que Héloïse et Abélard, Tristan et Yseult, Aucassin et Nicolette. Ce fut pour moi comme un coup de poignard de sentir van Manderpootz me secouer et d'entendre sa voix bourrue me crier : «Sortez de là ! Sortez de là ! Le temps est passé !»

Je gémis et laissai tomber mon visage dans mes mains. Le professeur avait raison, évidemment; cette folle récidive n'avait fait qu'intensifier ce désir impossible à assouvir, et les dégâts en avaient décuplé. Puis je l'entendis murmurer derrière moi. «Etrange !» marmonnai-t-il. «Positivement fantastique. Oedipe... l'Oedipe des couvertures de magazines et des flippers.»

Je jetai un regard morne autour de moi. Il se tenait dans mon dos, examinant apparemment le miroir tournoyant à l'autre bout du tube noir. «Heuh ?» grognai-je avec lassitude.

«Ce visage,» exposa-t-il. «Très bizarre. Vous avez dû voir ses traits sur des centaines de magazines, sur un millier d'affiches, sur d'innombrables émissions de la «'vision». Une forme originale du Complexe d'Oedipe.»

«Hein ? Vous pouviez la voir ?»

«Bien sûr !» grommela-t-il. «N'ai-je pas dit une douzaine de fois que les psychons sont transmutés en quanta parfaitement ordinaires de lumière visible ? Si vous pouviez la voir, pourquoi ne l'aurais-je pas pu ?»

«Mais... au sujet des affiches et des autres trucs ?»

«Ce visage,» articula lentement le professeur. «Il est quelque peu idéalisé, bien entendu, et certains détails sont erronés. Ses yeux n'ont pas ce bleu pâle argenté que vous avez imaginé; ils sont verts – vert émeraude.»

«De quoi diable,» demandai-je d'une voix rauque, «parlez-vous ?»

«Du visage dans le miroir. Il ressemble extraordinairement, Dixon, à celui de Lisle d'Agrion, la Libellule !»

«Vous voulez dire... qu'elle est vraie ? Qu'elle existe ? Qu'elle vit ? Qu'elle...»

«Attendez une minute, Dixon. Elle est vraie mais, pour ne pas déroger à votre habitude, vous êtes encore légèrement en retard. A peu près vingt-cinq ans de retard, dirais-je. A présent, elle doit avoir la

cinquantaine – voyons – cinquante-trois, je pense. Mais, au cours de votre petite enfance, vous avez dû voir son visage représenté un peu partout, celui de Lisle d'Agrion, la Libellule.»

Ma seule réaction fut d'avaler ma salive. Ce coup-là était dévastateur.

«Comprenez-vous,» poursuivit van Manderpootz, «les idéaux s'établissent très tôt en chacun de nous. Voilà pourquoi vous ne cessez pas de tomber amoureux de filles qui possèdent une de ses particularités dont vous vous souvenez, ses cheveux, son nez, sa bouche, ses yeux. Très simple, mais assez curieux.»

«Curieux !» m'emportai-je. «Curieux, dites-vous ! A chaque fois que je regarde dans un de vos damnés bidules, je me retrouve amoureux d'un mythe ! Une fille qui est morte, ou mariée, ou imaginaire, ou devenue une vieillarde ! Curieux, hein ? Ouais, fichtrement marrant, n'est-ce pas ?»

«Juste une minute,» repondit paisiblement le professeur. «Il se trouve, Dixon, qu'elle a une fille. Qui plus est, Denise ressemble à sa mère. Et qui plus est encore, elle arrive à New-York la semaine prochaine pour étudier la littérature américaine, ici à l'Université. Elle est écrivain, voyez-vous.»

L'afflux d'informations était trop important pour que je pusse le digérer immédiatement. «Comment... comment savez-vous ?» hoquetai-je.

Ce fut l'une des rares fois où je vis la légendaire réserve de van Manderpootz battue en brèche. Il rougit un peu, et avoua posément : «Il se trouve aussi, Dixon, qu'il y a bien des années, à Amsterdam, Haskel van Manderpootz et Lisle d'Agrion étaient... très amis... plus qu'amis, pourrais-je dire, mais, en vérité, deux personnalités aussi fortes que la Libellule et van Manderpootz étaient toujours à couteaux tirés.» Il se renfrogna. «Je fus quasiment son second mari. Elle en a eu sept, je crois; Denise est la fille du troisième.»

«Pourquoi... pourquoi vient-elle ici ?»

«Parce que,» déclara-t-il avec noblesse, «van Manderpootz s'y trouve. Je suis encore ami avec Lisle.» Il se retourna et se pencha sur l'engin complexe qui reposait sur la table. «Passez-moi cette clé anglaise,» ordonna-t-il. «Ce soir je le démonte, et demain matin je me

mets à le reconstruire pour la tête d'Isaak.»

Mais quand, la semaine d'après, je retournai ventre à terre, bouillant d'impatience, au laboratoire de van Manderpootz, l'idéalisateur était toujours à sa place. Le professeur me salua d'une grimace ironique avec ce qui était visible de sa bouche mangée par la barbe. «Oui, il est encore ici,» confirma-t-il, désignant l'engin. «J'ai décidé d'en construire un tout nouveau pour Isaak; sans compter que celui-ci m'a fort diverti. En outre, pour reprendre le mot d'Oscar Wilde, qui suis-je pour toucher au travail d'un génie ? Après tout, cette machine est la création du grand van Manderpootz.»

Il me mettait délibérément au supplice. Il savait pertinemment que je n'étais pas venu pour entendre sa causerie sur Isaak, ni même sur l'incomparable van Manderpootz. Puis il sourit, se radoucit et se retourna vers le petit bureau adjacent, la pièce où se tenait Isaak dans toute sa gravité métallique. «Denise !» appela-t-il. «Viens ici.»

J'ignore exactement ce que j'escomptais, mais je sais avec certitude que le souffle déserta mes poumons quand la jeune femme entra. Elle n'était pas exactement ma représentation de l'idéal, bien sûr; peut-être un soupçon plus élancée, et ses yeux... eh bien, ils devaient ressembler énormément à ceux de Lisle d'Agrion, car ils étaient du plus pur vert émeraude que j'eusse jamais vu. Son regard faisait preuve d'une franchise insolente, aussi pouvais-je aisément imaginer pourquoi van Manderpootz et la Libellule ne cessaient de se chamailler; rien de plus simple à concevoir lorsque l'on se perdait dans les yeux de la fille de la Libellule.

Denise ne montrait pas non plus, en apparence, la même modestie féminine que mon incarnation de la perfection. Elle portait un de ces costumes à la mode qui ne dissimulait pas grand chose, ne masquant, je suppose, guère plus de son anatomie que ces maillots de bain une-pièce de la mi-vingtième siècle. Elle exprimait plus de souplesse et de force que de grâce éphémère, donnait une impression d'indépendance, de franchise et – répétons-le – d'insolence.

«Eh bien !» commenta-t-elle froidement quand van Manderpootz m'eût présenté. «Ainsi vous êtes le rejeton de la N.J. Wells Corporation. Vos escapades égayent régulièrement les suppléments du «Paris-Dimanche». N'était-ce pas vous qui aviez gagné un million de dollars à

la bourse à seule fin de demander à Wimsy White...»

Je piquai un fard. «Il y eut beaucoup d'exagération,» me hâtai-je de répondre, «et de toute façon je les ai reperdus avant que nous... euh... avant que je...»

«Pas avant que vous ne vous soyiez tourné en ridicule, je crois,» acheva-t-elle gentiment.

Voilà comment elle était. Si elle n'avait pas été d'une beauté aussi infernale, si elle n'avait pas ressemblé de façon aussi frappante au visage du miroir, je me serais rebellé, lui aurais lancé un «Heureux de vous avoir connu» et ne l'aurais plus jamais revue. Mais je ne pouvais me fâcher, pas quand elle avait la chevelure mordorée, les lèvres parfaites et le nez mutin de la créature qui représentait pour moi l'idéal.

Aussi la vis-je de nouveau, et de nombreuses fois. En fait, je crois que j'occupais la majeure partie de son temps entre les quelques cours de littérature qu'elle suivait et, peu à peu, je commençais à constater que sous bien d'autres rapports que sur le plan physique elle n'était pas très éloignée de mon idéal. Son effronterie dissimulait des trésors d'honnêteté, de franchise et – malgré elle – de gentillesse, si bien qu'en dépit de ce préambule à nos relations je tombais très rapidement amoureux. Et, qui plus est, je savais que la réciproque commençait à être vraie.

Telle se présentait la situation quand je passai la prendre un midi pour l'emmener au laboratoire de van Manderpootz. Nous devions déjeuner avec lui au Club de l'Université, mais nous le trouvâmes occupé à diriger une expérience dans le grand laboratoire faisant suite au sien, plus précisément à réparer le désordre que ses assistants avaient maladroitement provoqué. Aussi Denise et moi dûmes nous rabattre sur la plus petite pièce, ravis d'être seuls ensemble. Je n'arrivais tout bonnement pas à avoir faim en sa présence; lui parler suffisait à me rassasier.

«Je vais devenir un bon écrivain,» prophétisa-t-elle d'un air rêveur. «Un jour, Dick, je deviendrai célèbre.»

Chacun sait combien cette prédiction fut pertinente. J'en convins sur le champ.

Elle sourit. «Vous êtes gentil, Dick,» déclara-t-elle. «Très gentil.»

«Très ?»

«Très !» confirma-t-elle, catégorique. Puis son regard vert s'attarda sur la table qui portait l'idéalisateur. «Quelle délirante invention d'oncle Haskel est-ce là ?» interrogea-t-elle.

Je lui expliquai, assez imparfaitement, j'en ai peur, mais un banal ingénieur est peu apte à suivre les complexités d'une invention signée van Manderpootz. Néanmoins, Denis en saisit l'essentiel et ses yeux brillèrent d'un feu vert émeraude.

«C'est fascinant,» s'écria-t-elle. Elle se leva et se dirigea vers la table. «Je vais l'essayer.»

«Pas en l'absence du professeur, impossible ! Cela peut être dangereux.»

Il ne fallait pas dire cela. Les yeux verts rayonnèrent encore davantage en me jetant un regard espiègle. «Mais si,» martela-t-elle. «Je vais... voir mon homme idéal !» Elle émit un léger rire.

J'étais affolé. Imaginez que son idéal se fût avéré grand, brun et costaud, au lieu d'être petit, blond et un peu... eh bien, rondouillard comme moi. «Non !» protestai-je avec véhémence. «Je ne vous laisserai pas le faire !»

Elle rit à nouveau. Je suppose qu'elle devina ma consternation, car elle dit avec douceur : «Ne soyez idiot, Dick.» Elle s'assit, plaça son visage en face de l'ouverture du tube et ordonna : «Mettez-le en marche.»

Je ne pouvais le lui refuser. Je fis tournoyer le miroir, puis allumai le bord des tubes. Je me mis ensuite juste derrière elle, en lorgnant ce qui était visible du miroir lumineux, où un visage se formait, lentement... confusément.

Je tressaillis. Sans nul doute, les cheveux de l'image étaient de couleur sable. Je pensai même à ce moment-là qu'elle présentait quelques affinités avec mes propres traits. Denise éprouva peut-être la même chose, car elle retira brusquement son visage du tube et leva les yeux en piquant un léger fard, événement fort inaccoutumé chez elle.

«Les idéaux sont ennuyeux !» décréta-t-elle. «Je veux avoir de vraies émotions. Savez-vous ce que je vais regarder ? Je vais imaginer l'horreur idéale. Voilà ce que je vais faire. Je vais contempler l'horreur absolue !»

«Oh non, certainement pas !» objectai-je en m'étranglant. «C'est une idée terriblement dangereuse.» Venant de l'autre pièce, j'entendis la voix de van Manderpootz. «Dixon !»

«Dangereux... quelle blague !» rétorqua Denise. «Je suis un écrivain, Dick. Cela peut me fournir des idées. Il s'agit juste d'une expérience, et je veux la faire.»

La voix de van Manderpootz retentit encore. «Dixon ! Dixon ! Venez ici !» Je pris le temps de dire : «Ecoutez, Denise. Je reviens tout de suite. Ne tentez rien en mon absence... s'il vous plaît !»

Je me précipitai dans le grand laboratoire. Van Manderpootz faisait face à un groupe d'assistants effarouchés, paraissant fort impressionnés par le grand homme.

«Ah, Dixon !» s'exclama-t-il d'un ton acrimonieux. «Expliquez à ces imbéciles ce qu'est une valve d'Emmerich, et pourquoi elle ne fonctionne pas dans un courant électronique libre. Montrez-leur que même un banal ingénieur le sait parfaitement.»

Enfin, un banal ingénieur l'ignore certainement, mais il se trouve que j'étais au... courant. Non que je sois un ingénieur hors du commun, toutefois je le savais parce que, un ou deux ans auparavant, j'avais un peu travaillé sur une grande turbine marée-motrice dans le Maine, où des valves d'Emmerich étaient utilisées afin de se protéger de tout risque de fuite électrique provenant des énormes potentiels de leurs condensateurs. Aussi commençai-je ma démonstration, que van Manderpootz constella de sarcasmes à l'intention de ses assistants, et quand j'eus enfin fini, j'y avais passé, je suppose, une bonne demi-heure. Et alors... *alors* je me souvins de Denise !

J'abandonnai en toute hâte van Manderpootz à ses occupations et, effectivement, retrouvai la jeune femme le visage collé au tube, les mains crispées sur le rebord de la table. Ses traits m'étaient masqués, bien sûr, mais quelque chose m'inquiétait dans sa position contractée, ses jointures blanches...

«Denise !» criai-je. «Vous allez bien ? *Denise* !»

Elle ne bougea pas. J'insérai mon visage entre le miroir et le bout du tube, et scrutai son visage : ce que je vis m'assomma quasiment sur place. Avez-vous déjà vu la terreur à l'état brut, une terreur démente, absolue, reflétée sur un visage humain ? C'est ce que je vis sur celui de

Denise – une horreur indescriptible, intolérable, pire que la peur qu'inspire la mort. Ses yeux verts étaient si écarquillés que le blanc en était très visible; ses lèvres étaient tordues, tout son visage contracté en un masque de pure terreur.

Je me ruai sur l'interrupteur, mais, en passant, j'entrevis ce que... ce que montrait le miroir. Incroyable ! Des choses obscènes, effroyables, horrifiantes... Il n'existe aucun mot pour les décrire. Aucun mot...

Denise ne broncha pas quand les tubes s'assombrirent. Je retirai son visage du tube et, dès qu'elle me vit, elle remua. Elle bondit de son siège comme un ressort, en me dévisageant avec une terreur si démentielle que je m'immobilisai.

«Denise !» criai-je. «C'est juste moi, Dick ! Regardez, Denise !»

Mais, comme je me dirigeais vers elle, elle poussa un cri étranglé, son regard devint vide, ses genoux faiblirent et elle s'évanouit. Quelles que fussent les choses qu'elle ait pu voir, cela avait dû repousser les limites de l'horreur jusqu'à l'intolérable, car Denise n'était pas le genre de fille à avoir des vapeurs.

Une semaine plus tard, je me retrouvai assis face à van Manderpootz, dans son petit bureau attenant au laboratoire. La silhouette de métal gris d'Isaak brillait par son absence, et la table qui avait porté l'idéalisateur était vide.

«Oui,» confirma van Manderpootz, «je l'ai démonté. Une des rares erreurs de van Manderpootz fut de le laisser traîner là où deux incompétents comme Denise et vous pouviez accéder. Il semble que je surestime constamment l'intelligence de mes contemporains; je suppose que j'ai tendance à les juger au travers de l'intelligence de van Manderpootz.

Je ne pipai mot. Je me débattais dans le découragement et la déprime les plus noirs, et quoi que le professeur eût pu dire sur mon imbécillité, je l'aurais trouvé parfaitement justifié.

«A l'avenir,» reprit van Manderpootz, «je n'accorderai à nul autre que moi-même le bénéfice de l'intelligence, et serai bien plus sûr de cette façon de ne pas me tromper.» Il désigna de la main le coin laissé vacant par Isaak. «Pas même la tête de Bacon,» poursuivit-il. «j'ai abandonné ce projet, puisque, si vous poussez le raisonnement jusqu'au bout, quel

besoin a le monde d'un cerveau mécanique quand il possède déjà celui de van Manderpootz ?»

«Professeur,» éclatai-je soudain, «pourquoi ne me laissez-vous pas voir Denise ? Je suis allé à l'hôpital tous les jours et ils ne m'ont laissé entrer dans sa chambre qu'une seule fois... rien qu'une, et alors elle a piqué une vraie crise d'hystérie. Pourquoi ? Est-elle...?» demandai-je, la gorge nouée.

«Elle se remet bien, Dixon.»

«Alors pourquoi ne puis-je la voir ?»

«Eh bien,» déclara placidement van Manderpootz. «C'est comme ça. Voyez-vous, quand vous vous êtes précipité dans le laboratoire, vous avez commis l'erreur de placer votre visage devant le tube. Elle a vu vos traits en plein milieu de toutes ces horreurs qu'elle avait invoquées. Comprenez-vous ? Depuis lors votre figure est associée dans son esprit avec tout ce fatras infernal apparu sur le miroir. Elle est même incapable de vous regarder sans tout revoir à la fois.»

«*Bon... Dieu* !» haletai-je. «Mais elle s'en remettra, non ? Elle oubliera cette scène ?»

«Le jeune psychiatre qui la soigne – un type brillant, à propos, qui partage bon nombre de mes idées – est convaincu qu'elle sera tout à fait guérie dans deux mois. Mais personnellement, Dixon, je pense que la vue de votre visage lui répugnera à jamais, même si j'ai vu moi-même dans mon existence des figures bien plus laides.»

Je passai outre. «Seigneur !» gémis-je. «Quel gâchis !» Je me levai, prêt à partir, quand... quand je pris conscience de ce que le mot «inspiration» signifiait !

«Ecoutez !» lançai-je en me retournant. «Ecoutez, professeur ! Ne pourriez-vous pas la ramenez ici et lui faire regarder la beauté idéale ? Et alors je... j'insérerai ma tête au beau milieu !» Mon enthousiasme s'accrut encore. «Ca ne peut pas rater !» m'écriai-je. «Au pire, cela annulera l'autre souvenir. C'est merveilleux !»

«Mais, comme d'habitude,» répliqua van Manderpootz, «un peu tard.»

«Tard ? Pourquoi ? Vous pouvez reconstruire votre idéalisateur. Vous le feriez, n'est-ce pas ?»

«Van Manderpootz,» fit-il observer, «est l'incarnation même de la

générosité. Je le ferais avec plaisir, mais il est un petit peu trop tard, Dixon. Voyez-vous, elle a épousé le brillant jeune psychiatre ce midi.»

Bon. J'ai un rencart avec Tips Alva ce soir, et je vais y être en retard, aussi en retard qu'il me plaira. Et je passerai toute la soirée à ne rien faire d'autre que de fixer ses lèvres du regard.



Dixon Wells étudiant *Le Point de vue* de van Manderpootz.

LE POINT DE VUE

«Je suis trop modeste,» déclara brusquement le grand Haskel van Manderpootz, arpentant l'espace réduit de son laboratoire privé tout en me regardant.

«Voilà le problème. Je sous-estime mes propres réalisations, et permet par conséquent à des plagiaires à la petite semaine, comme Corveille, d'influencer le comité et de rafler le prix Morell.»

«Mais,» répliquai-je d'un ton apaisant, «vous avez déjà gagné le prix Morell de Physique une demi-douzaine de fois, professeur. Ils ne peuvent guère vous l'accorder chaque année.»

«Pourquoi pas, puisqu'il crève les yeux que je le mérite ?» s'irrita le professeur. «Comprenez, Dixon, que je ne regrette nullement ma modestie, même si elle permet à des imbéciles prétentieux tels que Corveille, qui a infiniment moins de raisons que moi de se vanter, de remporter des récompenses qui ne sont rien d'autre qu'une rétribution de la suffisance triomphante. Bah ! Octroyer un prix pour la recherche sur des points si évidents que je n'ai pas cru utile de les mentionner, estimant que même un jury Morell saurait admettre leur évidence ! Recherche sur le *psychon*, hein ! Qui a découvert le *psychon* ? Qui d'autre que van Manderpootz ?»

«N'était-ce pas pour cela que vous avez gagné la récompense l'année dernière,» lui demandai-je pour le consoler. «Et, après tout, cette modestie, cette absence de jalousie qui vous caractérisent, ne sont-elles pas les symboles d'un noble caractère ?»

«Certes, certes,» répondit le grand van Manderpootz, apaisé. «Si un tel affront avait été commis envers un homme de moindre valeur que la mienne, il se serait sans doute confit dans une lamentation amère contre les juges. Mais pas moi. De toute façon, je sais par expérience que cela ne ferait aucun bien. Et de surcroît, en dépit de sa grandeur, van Manderpootz est aussi modeste et timide qu'une violette.» Il se tut à ce moment, et son large visage rougeaud s'efforça de passer au violet.

Je retins un sourire. Je connaissais ce génie excentrique depuis bien

longtemps, depuis l'époque où j'étais Dixon Wells, étudiant en licence d'ingénieur, et où je suivais un cours de Physique Nouvelle (lisez : «Relativité») donné par le célèbre professeur. Pour quelque obscure raison, il s'était entiché de moi, ce qui avait eu pour résultat ma participation à plusieurs de ses expériences après l'obtention de mon diplôme. Il y avait eu l'affaire du *subjonctiviseur*, par exemple, et également celle de l'*idéalisateur*; dans la première de ces aventures, j'avais enduré la honte de tomber amoureux d'une fille deux semaines après sa mort supposée et, dans la seconde, l'indignité équivalente, voire pis encore, de m'éprendre d'une fille qui n'existait pas, qui n'avait jamais existé et qui n'existerait jamais – pour l'exprimer autrement, d'un idéal. Peut-être suis-je légèrement sensible au charme féminin, ou plutôt devrais-je dire l'étais-je, car, depuis le désastre de l'*idéalisateur*, j'avais résolument juré de reléguer de telles folies dans le placard du passé, au plus profond dégoût des artistes de la *vision*, chanteuses, danseuses et de toutes leurs pareilles.

Aussi, ces derniers temps, j'avais occupé mes journées le plus sérieusement du monde, essayant de tout mon coeur d'arriver au bureau en temps et en heure, afin que je puisse m'y référer la prochaine fois que mon père m'accuserait de ne jamais être ponctuel. Je n'y avais pas encore réussi, mais fort heureusement la N.J. Wells Corporation était suffisamment riche pour survivre en se passant des services à plein temps de Dixon Wells, ou devrais-je plutôt dire *en les employant* ? En tout cas, je suis certain que mon père préférait m'avoir en retard le matin après une soirée passée avec van Manderpootz qu'en compagnie de Tips Alva ou de Wimsy White, ou de n'importe quelle autre fille de l'écran de la *vision*. Même au vingt-et-unième siècle, il avait conservé un tas d'idées désuètes.

Van Manderpootz avait cessé de se rappeler qu'il était timide et modeste comme une violette. «Je viens juste de réaliser,» annonça-t-il majestueusement, «que les années ont bien plus de caractère que les humains. On se souviendra de cette année, 2015, comme d'une année vraiment stupide, pendant laquelle le prix Morell fut accordé à un cornichon. L'an dernier, d'un autre côté, s'avéra une année très intelligente, un joyau dans la couronne de la civilisation. Non seulement le prix Morell alla à van Manderpootz, mais j'y ai officialisé ma théorie

du Champ Discret, et l'Université a aussi inauguré ma statue faite par Gogli.» Il soupira. «Oui, une année extrêmement intelligente ! Qu'en pensez-vous ?»

«Ca dépend de la façon dont vous la considérez,» répondis-je d'un ton morne. «Je ne l'ai guère appréciée, entre Joanna Caldwell, Denise d'Agrion et vos infernales expériences. C'est juste une question de point de vue.»

Le professeur grogna. «Infernales expériences, hein ! Point de vue ! Evidemment que c'est juste une question de point de vue. Même l'élémentaire petite synthèse d'Einstein était suffisante pour prouver ça ! Si le monde entier pouvait adopter un point de vue intelligent et admirable - celui de van Manderpootz, par exemple - tout problème serait banni. Si c'était possible...» Il s'arrêta, et une expression d'émerveillement rayonna sur son visage rubicond.

«Qu'y a-t-il ?» demandai-je.

«Ce qu'il y a ? Je suis confondu ! Les profondeurs étourdissantes de mon génie m'effrayent. Je suis submergé d'admiration envers les mystères incalculables d'un grand esprit !»

«Je ne saisis pas.»

«Dixon,» déclara-t-il avec emphase, «vous avez eu le privilège d'assister à un exemple du travail d'un génie. Mieux encore, vous avez planté la semence de laquelle poussera peut-être l'arbre gigantesque de la pensée. Aussi incroyable que cela puisse sembler, vous, Dixon Wells, avez donné à van Manderpootz une idée ! C'est ainsi qu'un génie saisit le petit, l'insignifiant, le négligeable, et l'utilise pour ses grandioses desseins. Cela m'emplit d'une crainte respectueuse.»

«Mais que...»

«Attendez,» interrompit van Manderpootz, toujours extasié d'admiration envers la majesté de son propre esprit. «Quand l'arbre portera ses fruits, vous le verrez. Jusque là, contentez-vous du rôle que vous avez joué dans sa plantation.»

Je n'avais pas vu van Manderpootz depuis près d'un mois, mais, un beau matin de printemps, son visage large et rubicond s'inscrivit sur mon visiophone.

«C'est prêt,» annonça-t-il de manière théâtrale.

«Quoi ?»

Le professeur sembla peiné à l'idée que j'avais pu oublier. «L'arbre a porté ses fruits,» expliqua-t-il. «Si vous voulez bien débarquer chez moi, nous irons au laboratoire et nous l'expérimenterons. Je ne vous fixe pas d'heure, comme cela il vous sera rigoureusement impossible d'être en retard.»

J'ignorai cette dernière pique, mais si j'avais dû arriver à une certaine heure, je serais sans aucun doute arrivé plus en retard que de coutume, car ce ne fut pas sans quelque appréhension que je me décidai à partir. Je me rappelais encore les désagréments liés à mes deux dernières expériences avec les inventions de van Manderpootz. Toutefois, nous nous retrouvâmes finalement assis dans le petit laboratoire, tandis que, dans le grand, l'assistant technique du professeur installait tranquillement quelque machine et que, dans le coin le plus éloigné, sa secrétaire, la quelconque et peu séduisante Mademoiselle Fitch, transcrivait des notes de cours, car van Manderpootz abhorrait la simple pensée que ses paroles en or massif pussent être perdues pour la postérité. Sur la table placée entre le professeur et moi était posé un curieux engin, quelque chose qui tenait à la fois d'une paire de lorgnons et d'une lampe de mineur.

«Voilà l'objet,» assura fièrement van Manderpootz. «Vous avez devant vous mon *attitudiniseur*, qui pourrait devenir l'appareil qui va marquer son époque.»

«Comment ? Que fait-il ?»

«Je vous expliquerai. Le germe de l'idée est né de la remarque que vous avez faite en affirmant que tout dépendait du point de vue. Une assertion absolument évidente, bien sûr, mais le génie s'empare de l'évidence pour en extraire l'abscons. Ainsi, même les pensées de l'esprit le plus élémentaire peuvent suggérer à l'homme de génie ses sublimes conceptions, comme le prouve le fait que vous m'ayez inspiré cette idée.»

«Quelle idée ?»

«Soyez patient. Auparavant, vous avez bien des choses à comprendre. Vous devez réaliser la profonde justesse de cette affirmation : tout dépend du point de vue. Einstein a démontré que le mouvement, l'espace et le temps dépendent d'un point de vue particulier de l'observateur ou, comme il l'a exprimé, de l'échelle de référence employée. J'irai plus loin que cela, infiniment plus loin. Ma théorie veut

que l'observateur *soit* le point de vue. Je vais même au-delà. Je maintiens que le monde lui-même est tout simplement le point de vue !»

«Hein !»

«Regardez bien,» poursuivit van Manderpootz. «Il est manifeste que le monde que je vois est entièrement différent du monde dans lequel vous vivez. Il est également indéniable qu'un homme profondément religieux habite un monde différent de celui d'un matérialiste. L'homme chanceux vit dans un monde heureux; l'infortuné dans un monde de misère. Un homme se contente de peu, alors qu'un autre se désespère de beaucoup. Chacun voit le monde selon son propre point de vue, ce qui revient au même de dire que chaque homme vit dans son propre monde. Donc, il existe autant de mondes qu'il existe de points de vue.»

«Mais,» objectai-je, «cette théorie ne tient aucun compte de la réalité. Parmi tous les différents points de vue, il doit y en avoir un qui est le bon, les autres étant faux.»

«On pourrait penser ainsi,» concéda le professeur. «On pourrait penser qu'entre votre point de vue, par exemple, et celui tout à fait opposé de, disons, van Manderpootz, il n'y aurait pas photo à l'arrivée pour savoir lequel est correct. Cependant, au début du vingtième siècle, Heisenberg a énoncé son Principe de l'Incertitude, qui prouve indiscutablement qu'une représentation du monde d'une précision toute scientifique est tout à fait impossible, que la loi de la cause et de l'effet n'est qu'une phase de celle de la chance, qu'aucune prédiction infaillible ne peut être réalisée et qu'enfin ce que la science a coutume d'appeler lois naturelles n'est en fait que la somme des descriptions de la manière dont l'esprit humain perçoit la nature. En d'autres mots, le caractère du monde dépend entièrement de l'esprit qui l'observe ou, pour en revenir à ma première assertion, du point de vue.»

«Mais personne ne peut réellement appréhender le point de vue d'autrui,» alléguai-je. «Il n'est pas équitable de saper toute la base de la science juste parce que vous ne pouvez être certain que la couleur que nous appelons tous deux rouge n'apparaîtrait pas verte si vous la voyiez par mes yeux !»

«Ah !» s'écria van Manderpootz triomphalement. «Nous en venons ainsi à mon *attitudiniseur*. Supposez qu'il me soit possible de voir à travers vos yeux, ou vous à travers les miens. Concevez-vous la

bénédiction qu'une telle faculté serait pour l'humanité ? Pas seulement dans l'optique scientifique, mais aussi parce que cela empêcherait tous les problèmes liés à l'incompréhension. Et même davantage.» Agitant son doigt, le professeur ânonna de façon sibylline : «Oh, qué' pouvouère qu'y nous a donné pour vouaire par nous-mêm' com' les autr' nous voué'.» Van Manderpootz détient ce pouvoir, Dixon. En utilisant mon *attitudiniseur*, on peut enfin adopter le point de vue d'autrui. La doléance du poète a trouvé sa réponse au bout de deux siècles.»

«Mais comment diable voyez-vous à travers les yeux de quelqu'un d'autre ?»

«Très simplement. Rappelez-vous l'idéalisateur. A présent, il est évident que, quand je regardais par dessus votre épaule et que j'apercevais votre conception de la femme idéale, j'adoptais, dans une certaine mesure, votre point de vue. Dans ce cas, les psychons émis par votre esprit étaient convertis en quanta de lumière visible, que l'on pouvait discerner. Avec l'attitudiniseur, le processus est rigoureusement inverse. On projette le rayon de cette lumière sur le sujet dont le point de vue nous intéresse; la lumière est réfléchie en retour, accompagnée d'une certaine quantité de psychons qui sont ici intensifiés à un degré leur permettant d'être, pour ainsi dire, appréciés.»

«Psychons ?»

«Avez-vous déjà oublié ma découverte de la particule unitaire de la pensée ? Dois-je expliquer encore comment les cosmons, chronons, spations, psychons et toutes les autres particules sont interchangeables ? Et cela,» poursuivit-il l'air préoccupé, «nous entraîne vers d'intéressantes spéculations. Supposez que je doive convertir, disons, une tonne de protons et d'électrons matériels en spations – ce qui revient à convertir de la matière en espace. Je calcule qu'une tonne de matière produira approximativement un mile cube d'espace. La question est maintenant : où pourrions-nous le mettre, puisque l'espace est déjà occupé par l'espace ? Ou bien si je fabrique une heure ou deux de temps ? Il est évident que nous n'aurons pas de temps pour y faire entrer deux heures supplémentaires, puisque tout notre temps est déjà pris. Indéniablement, cela nécessitera une bonne dose de réflexion, même pour van Manderpootz, pour résoudre ces problèmes, mais pour le moment je suis curieux de voir à l'oeuvre l'attitudiniseur. Supposez que vous le mettiez,

Dixon.»

«Moi ? *Vous* ne l'avez pas encore essayé ?»

«Bien sûr que non. Primo, que gagnerait van Manderpootz à étudier les points de vue d'autrui ? Le but de l'appareil est de permettre aux gens d'examiner des points de vue plus élevés que le leur. Secundo, je me suis posé la question s'il était convenable vis-à-vis du monde que van Manderpootz soit le premier à expérimenter un nouvel et éventuellement douteux engin, et j'y ai répondu : non !»

«Mais, moi, je peux bien l'essayer, hein ? Eh bien, à chaque fois que je teste une de vos inventions, je me retrouve plongé dans un quelconque problème. Je serais idiot de rechercher d'autres complications, non ?»

«Je vous assure que mon point de vue sera bien moins susceptible de vous attirer des ennuis que le vôtre,» proféra van Manderpootz avec une grande dignité. «Il est impensable que vous puissiez encore connaître un amour impossible aussi longtemps que vous mettrez ça !»

Néanmoins, en dépit de l'assurance du grand savant, j'étais fort peu disposé à enfiler l'appareil. Pourtant, je ressentais une certaine curiosité; être capable de contempler le monde à travers les yeux de quelqu'un d'autre me paraissait fascinant, comme s'il s'agissait de visiter un nouveau monde – ce qui était le cas, si l'on en croyait le professeur. Aussi, après un moment d'hésitation, je ramassai l'instrument, l'ajustai à mon crâne de manière à ce que les lunettes fussent dans la bonne position, et interrogeai van Manderpootz du regard.

«Vous devez tourner ceci,» exposa-t-il, étendant le bras pour actionner un interrupteur sur l'armature. «Maintenant, braquez la lumière sur mon visage. Voilà, c'est bien; centrez juste le cercle de lumière sur ma figure. Et à présent, que voyez-vous ?»

Je ne répondis pas; ce que je voyais, pour le moment, était totalement indescriptible. J'étais absolument abasourdi, sidéré; il me fallut attendre qu'un mouvement involontaire de ma tête détourne finalement la lumière du visage du professeur vers la table pour que je retrouve en partie mon équilibre mental, ce qui démontrait tout au moins que les tables ne possèdent pas de point de vue.

«O-o-o-o-h !» soufflai-je.

Van Manderpootz rayonna. «Bien sûr que vous êtes submergé. On ne peut s'attendre à adopter le point de vue de van Manderpootz sans quelques difficultés de réglage. Le second essai sera plus facile.»

Je levai la main et éteignis la lampe.

«Le second essai ne sera pas plus facile, il sera seulement impossible,» rétorquai-je avec humeur. «Je ne testerai aucune autre de ces diableries qui vous flanquent le vertige, pour qui que ce soit !»

«Evidemment que vous le ferez, Dixon. Je suis certain que l'étourdissement sera négligeable lors de la seconde tentative. Naturellement, ces hauteurs inattendues vous ont ébranlé, tout comme si vous arriviez sans aucun avertissement à l'extrême bord d'un précipice colossal. Mais cette fois-ci vous serez préparé, et les effets seront bien moindres !»

C'est ce qui se passa. Au bout d'un moment, je fus capable d'accorder mon attention pleine et entière aux phénomènes de l'attitudiniseur, et quels étranges phénomènes, franchement ! J'ignore comment dépeindre de façon précise cette sensation de regarder le monde à travers le filtre d'un autre esprit. C'était une expérience indescriptible, mais guère plus, en fin de compte, que toute autre expérience.

Ce que je vis en premier fut une myriade kaléidoscopique de couleurs et de formes, mais la caractéristique étonnante, étourdissante, inconcevable de cette scène, c'est qu'il n'y avait pas une seule couleur que j'étais capable de reconnaître ! Les yeux de van Manderpootz, ou éventuellement son cerveau, interprétaient les couleurs d'une façon totalement étrangère à la manière dont les miens fonctionnaient, et le spectre en résultant était si bizarre qu'il était tout simplement impossible de décrire la moindre teinte avec des mots. Dire, comme je le fis au professeur, que sa conception du rouge m'apparaissait comme une nuance entre le pourpre et le vert n'avait absolument aucun sens, et pour qu'une tierce personne eût la possibilité de l'évaluer, il eût fallu qu'elle examinât mon point de vue à travers un attitudiniseur pendant que j'examinais celui de van Manderpootz. Ainsi aurait-il pu pénétrer ma conception des réactions de van Manderpootz à la couleur rouge !

Et les formes ! Cela me prit plusieurs minutes pour identifier la forme étrange, anguleuse, tordue, altérée au centre de la pièce, comme étant simplement la table du laboratoire. La pièce elle-même, sans parler

de sa singulière apparence, paraissait plus petite, probablement en raison du fait que van Manderpootz est quelque peu plus volumineux que moi.

Toutefois, la partie de loin la plus étrange de son point de vue ne concernait aucunement la perspective sur le monde physique, mais les éléments les plus fondamentaux – ses *attitudes* ! La plupart de ses pensées, lors de la première fois, se trouvaient hors de ma portée, parce que je n'avais pas encore assimilé le symbolisme qu'il employait mentalement. Mais je comprenais ses attitudes. Prenons Carter, par exemple, qui se démenait dans le grand laboratoire : van Manderpootz le considérait comme une bête de somme, bûcheuse mais stupide. Et Mademoiselle Fitch : j'avoue qu'elle m'avait toujours paru manquer de la plus élémentaire des séductions, néanmoins, à côté de l'opinion du professeur, je la prenais pour Vénus en personne ! Elle lui semblait à peine humaine, et je suis certain qu'il n'avait jamais pensé à elle comme étant une femme, mais seulement comme un élément, pratique quoique insignifiant, de l'équipement du laboratoire.

A ce stade, je surpris un aperçu de moi-même dans les yeux de van Manderpootz. Aïe ! Sans doute ne suis-je pas un génie, mais je suis résolument convaincu de ne pas être le singe grimaçant qui transparaissait dans son regard. Et peut-être ne suis-je pas Apollon non plus, mais quant à penser que je ressemble à ça ! Et ensuite, en guise d'apogée, je surpris la conception de van Manderpootz de sa petite personne !

«En voilà assez !» hurlai-je, «je ne resterai pas plus longtemps ici pour me faire insulter ! Fi-ni !»

J'arrachai de ma tête l'attitudiniseur et le jetai sur la table, me sentant un peu benêt à la vue du large sourire du professeur.

«Ce n'est guère l'état d'esprit qui a conduit la science à ses plus grandes réalisations, Dixon,» observa-t-il aimablement. «Et si vous décriviez la nature des insultes et, autant que possible, ce que vous avez perçu du fonctionnement de l'attitudiniseur ? Après tout, c'est ce que vous étiez supposé observer...»

Je piquai un fard, ronchonnai un peu et obtempérai. Van Manderpootz écouta, avec un intérêt non dissimulé, ma description des différences de nos mondes physiques, particulièrement nos écarts de perception des formes et des couleurs.

«Quelle matière pour un artiste !» s'écria-t-il à la fin. «Hélas, c'est une matière qui doit rester à jamais inexploitée, parce que, même si un artiste examinait un millier de points de vue et découvrait de nouvelles couleurs en abondance, ses pigments continueraient à offrir à son public les mêmes sempiternels tons.» Il soupira pensivement, puis poursuivit. «Toutefois, l'utilisation de l'appareil me paraît exempte de danger. Je vais donc l'essayer brièvement, apportant à cet examen un esprit calme et scientifique, qui refuse de se laisser importuner par les vétilles qui semblent vous avoir ennuyé.»

Il coiffa l'attitudiniseur, et je dois avouer qu'il supporta mieux le choc initial que moi. Après un «Ouf !» de surprise, il s'attela à une analyse pleine de suffisance de mon point de vue, tandis que je restai assis, l'air un peu gauche sous sa calme inspection. Calme, en fait, qui ne dura que trois minutes.

Il bondit soudainement sur ses pieds, retirant l'appareil d'une figure dont la rougeur habituelle s'était empourprée de la couleur du courroux. «Fichez le camp !» rugit-il. «Ainsi, voilà comment vous apparaît van Manderpootz ! Abruti ! Idiot ! Imbécile ! Fichez-moi le camp !»

Une semaine ou dix jours plus tard, il m'advint de passer par l'Université qui se trouvait sur mon chemin, et je me demandai si le professeur m'avait pardonné. Il y avait une lumière à la fenêtre de son laboratoire dans le Bâtiment de Physique, aussi m'y introduisis-je, slalomant entre le bureau où travaillait Carter et l'angle où était assise la terne et convenable Mademoiselle Fitch, occupée à son interminable tâche, la transcription des notes de cours.

Van Manderpootz m'accueillit assez cordialement, mais avec une curieuse nuance de mélancolie. «Ah, Dixon,» commença-t-il, «je suis content de vous voir. Depuis notre dernière rencontre, j'ai beaucoup appris sur la stupidité du monde, et il m'apparaît désormais que vous êtes en fait l'un des plus grands esprits contemporains.»

Ceci venant de van Manderpootz ! «Oh, merci !» me contentai-je de dire.

«C'est vrai. Pendant quelques jours, je suis resté assis devant la fenêtre donnant sur la rue, et j'ai observé les points de vue des passants. Croiriez-vous,» sa voix s'affaiblit, «croiriez-vous que seuls sept virgule

quatre pour cent des gens soient au courant de l'*existence* de van Manderpootz ? Et dans cette minorité, la plupart doivent être des étudiants du coin. Je savais que le niveau moyen d'intelligence était bas, mais il ne m'était pas venu à l'idée qu'il pouvait l'être autant !»

«Après tout,» alléguai-je pour lui mettre un peu de baume au coeur, «vous devez vous souvenir que les réussites de van Manderpootz sont plus de nature à attirer l'attention d'une élite intelligente que celle de la masse.»

«Un paradoxe d'une totale stupidité !» proféra-t-il avec violence. «Sur la base de cette théorie, puisque plus on va haut dans l'échelle de l'intelligence, moins on obtient d'individus, la plus grande réalisation serait celle dont personne n'entendrait parler. Selon ce critère, vous seriez plus grand que van Manderpootz, un évident *reductio ad absurdum*.»

Son oeil brilla de reproche à l'idée que j'aurais seulement pu y penser, puis quelque chose dans l'autre laboratoire monopolisa son attention toujours sur le qui-vive.

«Carter !» vociféra-t-il. «Est-ce un interphasomètre synobasique dans le flux positronique ? Imbécile ! Quelles sortes de mesures vous attendez-vous à faire quand votre instrument de mesure fait partie intégrante de votre expérience ? Enlevez-le et recommencez !»

Il se précipita sur l'infortuné technicien. Je me renfonçai paresseusement dans mon fauteuil et scrutai le petit laboratoire, dont les murs avaient assisté à tant de merveilles. La dernière, l'attitudiniseur, était négligemment posée sur la table, laissée là par le professeur après son analyse des points de vue émis par les piétons de la rue en contrebas.

Je ramassai l'engin et me mis à examiner sa construction. Bien sûr, cela me dépassait totalement, car nul ingénieur ne peut espérer appréhender les complexités d'un concept signé van Manderpootz. Aussi, après un coup d'oeil médusé mais admiratif aux fils, circuits et lentilles d'une délicatesse infinie, je fis le geste qui s'imposait. Je coiffai l'appareil.

Ma première pensée fut pour la rue, mais comme la soirée était bien avancée, le trottoir était désert. Revenu à mon fauteuil, j'y rêvassai nonchalamment quand un son ténu, qui n'avait rien à voir avec le grondement de la voix du professeur, attira mon attention. Je l'identifiai rapidement comme le bourdonnement d'une grosse mouche, qui se

cognait stupidement la tête contre la vitre séparant le petit laboratoire de la grande pièce qui le jouxtait. Je me demandai fortuitement à quoi pouvait ressembler le point de vue d'une mouche, et finis par braquer la lumière sur la créature.

Pendant un moment, je ne vis rien que je n'avais déjà ressenti avec mon point de vue personnel, parce que, comme van Manderpootz l'expliqua plus tard, les psychons du pitoyable cerveau de la mouche étaient trop peu nombreux pour produire autre chose que la plus vague des impressions. Mais peu à peu je devins conscient d'un tableau, d'une scène étrange et indescriptible.

Les mouches ne peuvent percevoir les couleurs. Ce fut ma première impression, car le monde était un terne panorama en gris, blanc et noir. Elles sont en outre extrêmement myopes; quand j'eus finalement identifié la scène comme l'intérieur d'une pièce familière, je découvris qu'elle semblait énorme pour l'insecte, qui ne voyait pas à plus de deux mètres, bien que son champ de vision couvrît une sphère presque complète, ce qui faisait que la créature pouvait instantanément observer dans toutes les directions. Toutefois, la chose peut-être la plus étonnante, quoique je ne l'aie réalisé que bien plus tard, consistait en l'oeil à facettes de l'insecte, qui ne lui transmet pas un grand nombre d'images séparées, comme ce que produit l'oeil quand on prend une microphotographie à travers lui. La mouche ne voit qu'une image, tout comme nous; de la même façon que notre cerveau redresse l'image inversée plaquée sur la rétine, le cerveau de la mouche recompose l'image fragmentée en une seule. Et, au-delà de ces impressions, je ressentis un méli-mélo délirant de sensations olfactives, et l'étrange désir de se précipiter à travers la barrière de verre pour atteindre la lumière plus brillante par delà. Mais je n'eus pas assez de temps pour analyser ces sensations, car brusquement il y eut un éclair de quelque chose d'infiniment plus net que les faibles cogitations d'un diptère.

Pendant plus d'une minute, je fus impuissant à deviner ce qu'avait été cet éphémère éclair. Je savais que j'avais vu quelque chose d'incroyablement séduisant, que j'avais capté un point de vue sur une chose dont la seule présence procurait l'extase; mais quant à savoir à qui appartenait ce point de vue, ou ce qu'avait été cette lueur de beauté, je

m'en avérais incapable.

J'enlevai l'attitudiniseur et restai à fixer pensivement la mouche bourdonnant sur sa vitre. Dans l'autre pièce, van Manderpootz continuait de sermonner un Carter repentant et, dans un angle invisible depuis ma position, je pouvais entendre le bruissement des papiers produit par Mademoiselle Fitch retranscrivant ses interminables notes. J'essayai vainement de comprendre ce qui était arrivé, quand la solution jaillit dans mon esprit.

La mouche devait avoir bourdonné entre un des occupants de l'autre laboratoire et moi. J'avais accompagné son vol avec le rayon de lumière à peine visible émis par l'attitudiniseur, et ce faisceau avait dû effleurer momentanément la tête d'une des trois personnes présentes derrière la vitre. Mais laquelle ? Van Manderpootz ? Cela avait dû être soit le professeur, soit Carter, puisque la secrétaire se trouvait totalement hors de portée de la lumière.

Il semblait bien improbable que l'esprit froid et brillant de Van Manderpootz pût être le vecteur de la sorte d'extase émotionnelle que j'avais ressentie. Par conséquent, ce devait être la tête du petit, doux et inoffensif Carter que le rayon avait touchée. En proie à une certaine curiosité, j'enfilai à nouveau l'appareil sur ma tête et envoyai le rayon balayer faiblement le grand laboratoire.

A ce moment, il ne me vint pas à l'esprit qu'un tel procédé était aussi peu estimable qu'écouter aux portes, voire même plus déshonorant, si vous voulez vraiment aller au fond des choses, car cela impliquait le vol d'informations bien plus intimes que celles que l'on pourrait communiquer par la parole. Mais, sur l'heure, seule m'importait ma curiosité; je voulais savoir quelle sorte de point de vue produisait cet étrange et éphémère éclair de beauté. Si la méthode outrageait la morale... Eh bien, Dieu sait que j'en ai été puni.

Aussi braquai-je l'attitudiniseur sur Carter. A cet instant, il écoutait respectueusement van Manderpootz, et je percevais clairement sa considération pour le grand homme, une considération mâtinée d'une certaine crainte. Je pus entendre l'impression que retirait Carter du timbre tonitruant du professeur, sonnant comme le tonnerre modulé d'un dieu, ce qui n'était pas très loin de sa réelle opinion envers son maître. J'enregistrai aussi l'opinion qu'avait Carter de lui-même, et son auto-

portrait l'assimilait encore plus à une souris timide que je ne le faisais d'ordinaire. Quand, l'espace d'un instant, il regarda dans ma direction, je sentis sa perception de ma personne et, tout comme je suis certain que Dixon Wells n'est pas l'imbécile que voit van Manderpootz, je suis également sûr qu'il ne peut être l'homme d'expérience raffiné qu'il semble à Carter. En bref, le point de vue de Carter apparaissait comme celui d'un petit homme timide, inoffensif, réservé et servile, et je m'interrogeais d'autant plus sur ce qui avait pu produire un tel éclair fugitif de beauté dans un esprit tel que le sien.

Il n'y en avait plus trace à présent. Son attention était entièrement monopolisée par la voix de van Manderpootz qui était passé d'une appréciation personnelle de la stupidité de Carter à une conférence d'ordre général sur les erreurs commises par ses rivaux Corveille et Shrimski dans leur théorie du Champ Unifié. Carter écoutait, le regard éperdu d'admiration, et je pouvais ressentir ses accès d'indignation envers les scélérats qui osaient contester l'autorité de van Manderpootz.

Je restai assis là, absorbé par l'étrange double vision de l'attitudiniseur, qui était à bien des égards identique à un psychomate Horsten – c'est-à-dire que l'on était capable de voir à la fois à travers ses propres yeux et à travers les yeux de son sujet. Je pouvais ainsi voir très nettement van Manderpootz et Carter, mais en même temps je pouvais voir ou ressentir ce que voyait ou ressentait Carter. De cette façon, je constatai brusquement par mes yeux que le professeur avait cessé de s'adresser à Carter, et qu'il s'était retourné à l'approche de quelqu'un qui m'était invisible, tandis que parallèlement, par les yeux de Carter, je revis cette vision d'extase qui avait traversé un instant son esprit. Je vis – la description est presque impossible – je vis une femme qui, si l'on excepte peut-être la femme projetée sur l'écran de l'idéalisateur, était la plus belle créature que j'aie jamais vue.

J'ai dit que la description s'avérait impossible. Ce qui était littéralement vrai, car son teint, son expression, son visage, vus par les yeux de Carter, ne pouvaient être transcrits en paroles. J'étais fasciné. Je ne pouvais rien faire d'autre que de regarder, et je ressentis un violent accès de jalousie quand je surpris toute l'adoration exprimée par l'attitude de l'humble Carter. Elle était sensationnelle, magnifique, indescriptible. Ce fut avec peine que je me dépêtrai juste assez de cette toile de

fascination pour saisir au vol la pensée de Carter qui me révéla son nom. «Lisa,» pensait-il. «Lisa».

Ce qu'elle dit à van Manderpootz le fut d'une voix si basse que je ne pus saisir, et Carter était dans le même cas, sinon j'aurais pu entendre par ses oreilles grâce à l'attitudiniseur. Mais nous entendîmes tous deux en réponse le beuglement de van Manderpootz.

«Peu m'importe comment le dictionnaire prononce ce mot !» rugit-il. «La façon dont van Manderpootz prononce un mot est correcte !»

La magnifique Lisa se retourna en silence et disparut. Pendant un moment, je la regardai par le canal des yeux de Carter mais, étant donné qu'elle s'approchait de la porte du laboratoire, il accorda de nouveau son attention à van Manderpootz, et je la perdis de vue. Et comme je m'aperçus que le professeur avait clos son exposé et se dirigeait vers moi, je retirai l'attitudiniseur de ma tête et me forçai à observer un certain calme.

«Qui est-elle ?» demandai-je. «Je dois absolument la rencontrer !»

Il me regarda sans comprendre. «Qui est qui ?»

«Lisa ! Qui est Lisa ?»

Aucune lueur ne traversa les yeux bleus et froids de van Manderpootz. «Je ne connais aucune Lisa,» assura-t-il avec indifférence.

«Mais vous venez juste de lui parler ! Là-bas !»

Van Manderpootz me dévisagea avec curiosité; puis, petit à petit, un fort soupçon sembla naître sur sa figure large et pétrie d'intelligence. «Ah !» s'exclama-t-il. «Auriez-vous, d'aventure, utilisé l'attitudiniseur ?»

J'acquiescai, envahi par une froide appréhension.

«Et est-il vrai que vous avez choisi d'examiner le point de vue de Carter, dans l'autre pièce ?» Dès qu'il obtint confirmation, il traversa la porte séparant les deux pièces et la referma. Quand je l'eus de nouveau en face de moi, son visage dénotait un amusement qui trouva son aboutissement dans une explosion de rire. «Ha ha !» meugla-t-il. «Savez-vous qui est la belle Lisa ? C'est Fitch !»

«Fitch ? Vous êtes fou ! Elle est magnifique, alors que Fitch est quelconque, efflanquée et laide. Croyez-vous que je sois un idiot ?»

«Vous me posez là une question fort embarrassante,» gloussa le

professeur. «Ecoutez-moi, Dixon. La femme que vous avez vue était ma secrétaire, Mademoiselle Fitch, perçue à travers les yeux de Carter. Comprenez-vous ? Cet imbécile de Carter est amoureux d'elle !»

Je suppose que j'ai arpenté les niveaux supérieurs durant la moitié de la nuit, inconscient tout à la fois de l'étroit bandeau d'étoiles que l'on apercevait entre les immenses murs du New-York version vingt-et-unième siècle, et du fracas intermittent de la circulation provenant des niveaux de transport. De tous les embarras que m'avaient occasionnés les démoniaques machins du grand van Manderpootz, c'était sûrement le plus beau !

Epris d'un point de vue ! Amoureux d'une femme qui n'avait pas d'autre existence que dans les yeux énamourés de Carter! Ce n'était pas Lisa Fitch que j'aimais; en effet, j'haïssais sa laideur anguleuse. Ce dont j'étais tombé amoureux, c'était la façon dont la regardait Carter, car il n'y a rien de plus beau au monde que la conception qu'a un soupirant de sa bien-aimée.

Cette situation était encore pire que les précédentes. Quand j'étais tombé amoureux d'une fille déjà morte, je pouvais me consoler à la pensée de ce qui aurait pu être. Quand je m'étais épris de mon propre idéal... eh bien, au moins était-elle *mienne*, même si je ne pouvais l'avoir. Mais avoir le béguin pour la perception d'un autre homme ! La seule façon pour que cette conception perdure, c'était que Carter restât amoureux de Lisa Fitch, ce qui m'excluait totalement du tableau. Elle était hors de ma portée, car Dieu sait que je ne désirais guère la vraie Lisa Fitch - «vraie» signifiant, bien sûr, celle qui était vraie selon moi. Je finis par supposer que la Lisa Fitch de Carter était aussi réelle que l'épouvantail décharné que mes yeux voyaient.

Elle était hors de ma portée... mais l'était-elle vraiment ? Brusquement, un écho de mes cours de psychologie - depuis longtemps oubliés - me revint en mémoire. Les attitudes sont des habitudes. Les points de vue sont des attitudes. Ce qui implique que les points de vue sont des habitudes. Et... les habitudes peuvent se prendre !

Voilà la solution ! Tout ce que j'avais à faire, c'est de prendre, ou d'acquérir par la pratique, le point de vue de Carter. Cela revenait à se mettre littéralement à sa place, à voir les choses à sa manière, à voir par

son point de vue. Car, une fois que j'aurais appris à faire cela, je pourrais discerner en Lisa Fitch toutes les choses qu'il y voyait, et la vision deviendrait réalité aussi bien pour moi que pour lui.

Aussi préparai-je tout minutieusement. Affronter les sarcasmes du grand van Manderpootz ne me disait trop rien; j'allais donc travailler en secret. Je me rendrais à son laboratoire aux heures où il donnerait des cours ou des conférences, et j'utiliserais l'attitudiniseur pour étudier le point de vue de Carter et pour, pour ainsi dire, m'entraîner sur ce point de vue. J'aurais par conséquent sous la main les moyens de contrôler mes progrès, car tout ce que j'aurais à faire serait de regarder Mademoiselle Fitch sans l'attitudiniseur. Dès que je commencerais à la percevoir de la façon dont Carter la voyait, je saurais que le succès serait imminent.

Les deux semaines suivantes furent une singulière période. Je hantais le laboratoire de van Manderpootz à des heures farfelues, m'étant informé de ses horaires de cours auprès du secrétariat de l'université. Quand, un jour, je vis que l'attitudiniseur manquait, je persuadai Carter de me montrer où il était enfermé et il m'indiqua l'endroit sans me poser de question, sans doute influencé par mon amitié envers l'homme pour qui il professait une quasi-vénération. Mais, par la suite, je subodore qu'il commença à douter de la sagesse de sa décision, car je savais qu'il trouvait fort bizarre que je reste assis à le fixer pendant de longs moments; je surpris toutes sortes d'interrogations dans son esprit, bien que, comme je l'ai dit, elle m'étaient difficiles à interpréter, jusqu'à ce que je commence à pénétrer le système de symboles qu'employait Carter pour penser. Néanmoins, au moins un homme en fut réjoui : mon père, qui prit mes absences du bureau et ma négligence des affaires comme un signe de bonne santé et d'excellent moral, et me congratula chaudement de ce progrès.

Cependant l'expérience commençait à fonctionner. Je sympathisais avec le point de vue de Carter et, peu à peu, le monde délirant dans lequel il vivait devenait aussi logique que le mien. J'apprenais à reconnaître les couleurs à travers ses yeux, à discerner les silhouettes et les formes, et, le plus fondamental de tout, j'apprenais ses valeurs, ses attitudes et ses goûts. Et ces derniers m'étaient quelquefois préjudiciables, car en plusieurs occasions, lorsque je complétais mes passages quotidiens de visites au professeur en soirée, j'avais du mal à faire la part entre mon

propre regard plein de respect pour le grand homme et la vénération irraisonnée de Carter, ce qui m'amena à différentes reprises à manquer de lui révéler étourdiment toute l'affaire. Peut-être était-ce le fruit d'une conscience coupable, mais je me demandais fortement si les perspicaces yeux bleus du professeur ne se posaient pas sur moi tous les soirs emplis d'une suspicion mêlée de curiosité.

L'expérience approchait de son dénouement. Par moments, quand je regardais la laideur toute en angles de Mademoiselle Fitch, je commençais à entr'apercevoir la miraculeuse beauté que Carter voyait en elle – entr'apercevoir seulement, mais c'était un présage de succès. Chaque jour, j'arrivais au laboratoire avec un empressement toujours plus vif, car chaque journée me rapprochait de l'aboutissement dont je rêvais. En fait, mon ardeur s'accrut jusqu'au jour où je ne trouvais ni Carter, ni Mademoiselle Fitch, mais juste van Manderpootz qui devait faire une conférence sur l'indéterminisme, tout à fait de circonstance.

«Oh... salut !» lançai-je mollement.

«Umph !» répondit-il en me dévisageant. «Je vois que Carter avait raison. Dixon, cette stupidité abyssale de l'espèce humaine continue à m'ahurir par la preuve toujours renouvelée de son astronomique profondeur, mais j'estime que votre frasque bat tous les records de plongée dans les gouffres de l'imbécillité.»

«Mmmma frasque ?»

«Pensez-vous pouvoir vous soustraire à l'oeil sagace de van Manderpootz ? Dès que Carter m'a raconté que vous veniez ici pendant mon absence, la vérité m'est promptement venue à l'esprit. Mais le renseignement était superflu, car il n'était guère besoin d'être grand clerc pour détecter les changements dans votre attitude durant vos visites de ces dernières soirées. Ainsi, vous avez tenté d'adopter le point de vue de Carter, hein ? Sans aucun doute dans l'idée de le spolier en fin de compte de la charmante Mademoiselle Fitch.»

«Ppppourquoi...»

«Ecoutez-moi, Dixon. Nous laisserons de côté l'aspect éthique de l'affaire et la regarderons dans une optique purement rationnelle, en admettant qu'une optique rationnelle soit possible à tout autre que van Manderpootz. Ne réalisez-vous pas qu'en tentant de parvenir au point de vue de Carter, vous courez le risque d'adopter son point de vue *en*

entier ? Non,» ajouta-t-il avec brusquerie, «que je juge son point de vue comme très inférieur au vôtre, mais il se trouve que je préfère le point de vue d'un singe à celui d'une souris. Votre sorte particulière de stupidité m'est bien plus agréable que le genre timide, faible et obséquieux de Carter, et un jour vous me remercierez pour ceci. Cette perception de Fitch vaut-elle la perte de votre personnalité ?»

«Je... je l'ignore.»

«Eh bien, quelle que soit la réponse à cette question, van Manderpootz a déjà pris la sage décision qui s'imposait. Car il est trop tard à présent, Dixon. Je leur ai donné à tous deux un mois de congé et les ai expédiés ailleurs... en lune de miel. Ils sont partis ce matin.»

TABLE DES ILLUSTRATIONS